

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 330.—SAMEDI, 30 AOUT 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — LE PRIX DE SAGESSE. — TABLEAU DE M. L. DANTY

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, par S. du Lary.—L'anglification, par Pierre Bédard.—Notes et faits, par J. A. Chaussé.—Poésie : L'âme des nems, par Georges Sylvain.—De Bath à Boothbay, par Louis de Saintes.—Le lac du fermier (légende italienne), par le comte Richard de Roys.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Les écrivains de toutes les littératures : M. l'abbé Ferland (avec portrait), par E. Z. Massicotte.—Maison canadienne.—Deux suicides (nouvelle), par le Dr R. Chevrier.—Errata.—Le pèlerinage au lac des Deux-Montagnes.—Feuilleton : Le Régiment (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : Le prix de sagesse.—A travers le Canada : La chute Ouatichouan.—Le lac Saint-Joseph (débarcadère).—Vues extérieure et intérieure de la maison Allaire & Cie., de Québec.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-septième [tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu SAMEDI, le 6 SEPTEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coindes rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Les centenaires sont à la mode. On en célèbre partout. Mais encore faudrait-il que les centenaires eussent le sens commun. Voici qu'en ce moment on parle à Leipzig d'organiser une fête commémorative pour le centenaire de l'invention de la pipe.

Voilà-t-il pas, en effet, une belle date à consacrer par des discours, des banquets et des illuminations ! Et d'abord, est-ce que l'on sait au juste où et en quelle année et par qui la pipe a été inventée ? La pipe, ou l'a trouvée en honneur chez tou-

tes les nations où l'habitude de respirer des stupéfiants s'est répandue.

Est-ce que les calumets des sauvages, ces fameux calumets dont Chateaubriand a fait un si grand abus, n'étaient pas des manières de pipes ? Est-ce que c'est nous qui avons apporté le calumet aux sauvages ? Les Indiens ont fumé de tout antiquité, et comme il n'y a pas d'autre moyen, quand on fume, que de faire passer la fumée par un tuyau, la pipe est contemporaine de l'usage des narcotiques ; elle est née avec lui. Les Orientaux ont toujours fumé, s'ils ont toujours fumé, ils avaient des pipes.

C'est une question qui a été agitée de savoir si les anciens connaissaient l'usage du mouchoir. Ceux qui prétendent que c'était là un engin inconnu des Romains et des Grecs s'appuient sur cette particularité qu'il n'est jamais question de mouchoirs dans les auteurs classiques, et qu'on n'a pas même de mot en latin pour l'exprimer ; car *manubrium* ne veut pas dire, à proprement parler, mouchoir.

Mais il me semble que la discussion se résout aisément : Les Romains se mouchaient-ils ? Les Romains pleuraient-ils ? Apparemment, n'est-ce pas ? S'ils se mouchaient et s'ils pleuraient, ils avaient besoin d'un mouchoir pour s'essuyer le nez ou les yeux. Ils avaient donc des mouchoirs ; ils n'en ont pas parlé, et voilà tout.

* *

Le jour où l'humanité s'est avisée de trouver un charme quelconque à respirer une fumée âcre et nauséabonde, la pipe a été inventée. Aussi n'y a-t-il pas dans les annales d'aucun peuple un homme qui en revendique la découverte. La pipe est une invention anonyme.

Il est bien probable, au reste, qu'on n'entend célébrer à Leipzig que l'introduction de la pipe en Europe. Ah ! c'est un joli cadeau qu'on nous a fait là, et il y a de quoi en être fier, en effet ! Il faut bien que je comprenne qu'on fume, puisque je vois tant de gens y prendre un plaisir qui pour moi, c'est inconcevable. Mais faut-il s'en vanter ?

C'est un besoin factice que l'on s'est créé, et la satisfaction n'en va pas sans inconvénients. On a beau faire, on s'empeste et l'haleine et la barbe, on est désagréable aux femmes, à qui l'on est obligé de fausser compagnie. Parfois même, on ennuie les hommes qui se sont garés de cette vilaine habitude.

* *

J'aimerais assez faire, de temps à autre, une descente dans les clubs. Je recule à l'idée d'aller m'enfermer dans une salle empuantée de l'odeur du cigare et de la pipe, où l'air respirable manque vers la fin de la soirée, d'où l'on sort les habits chargés du parfum du tabac et le cœur tout barbouillé.

Je ne crois certes pas aux niaiseries que l'on débite contre l'abus du tabac. On répand par milliers des tracts où il est prouvé que le tabac est la cause première de toutes nos maladies, que le fumeur incorrigible est un homme voué aux vertiges d'estomac, aux céphalalgies, au chancre, à l'épilepsie, au ramolissement cérébral, et, pour terminer, à la mort, qui est la conclusion de tous les maux. Je hausse les épaules à ces exagérations, qui joignent au tort de passer de beaucoup la vérité celui de ne convaincre et de n'effrayer personne.

Mais il est certain que le tabac est, comme l'opium, comme le hatchich, comme la morphine, un stupéfiant, et que tous les stupéfiants, d'où qu'ils viennent et quelque nom qu'ils portent, exercent sur notre économie une action toxique, dont les effets sont plus ou moins longs à se faire sentir. Je n'attribue, pour moi, la robuste santé dont je jouis, dans un âge déjà avancé, à travers un travail enragé et incessant, qu'à mon horreur pour les stupéfiants. Je sais très bien que mon hygiène n'est pas très bonne, puisque je n'ai le temps ni de marcher ni de faire des armes. Mais je ne fume pas, et cela me suffit pour être exempt d'un tas de maux auxquels je vois soumis une foule de gens plus jeunes et tout aussi solides que moi.

Ils croient que lorsqu'ils ont payé au tabac le tribut de malaise qu'exigent les deux ou trois pre-

mières pipes, ils sont en règle avec lui. Ils s'applaudissent de l'avoir vaincu. Le collégien qui est arrivé à fumer une pipe sans éprouver un haut-le-cœur est enchanté de lui ; il se croit devenu un homme. Il continue. Il ne se doute pas que le poison filtre lentement dans ses veines par des canaux invisibles. Un beau matin il s'éveille la tête lourde :

—Tiens ! je ne sais pas ce que j'ai. Ça me bat derrière le front. Toc, toc, toc... La douleur est insupportable.

Tu ne sais pas ce que tu as ? Je le sais bien, moi. C'est que, depuis six mois, tu fumes tous les jours et que tu passes des heures non seulement à respirer la fumée de ton cigare, mais encore à respirer le tabac des autres.

C'est un premier avertissement. Tu n'en as pas fini. Tu auras comme cela, à propos de tout et à propos de rien, un tas de malaises que tu ne sauras à quoi attribuer.

C'est le tabac, mon ami, et pas autre chose.

Comment ! quand tu vois un de tes camarades qui consacre deux heures par jour à battre des absinthes et à les boire, s'il arrive que chez lui le moindre bobo s'aggrave et le mette en danger, tu ne manques pas de t'écrier :

—Parbleu ! ce n'est pas étonnant, c'est l'absinthe !

Et toi, tu t'imprègnes de tabac, tu fumes en travaillant le matin, tu fumes après déjeuner, tu en grilles deux ou trois après dîner, et, quand la tête ou l'estomac se plaignent, tu ne veux pas qu'on te dise : C'est le tabac !

Il en est du tabac comme de l'absinthe. Ce n'est rien que d'en prendre une fois par hasard. Mais en prendre tous les jours et augmenter insensiblement les doses, c'est s'intoxiquer à plaisir.

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Tous n'en sont pas malades, assurément ; chez tous, la maladie, si elle survient, se complique de ce poison qui a pénétré par tout le corps, altérant les sources de la vie.

Et l'on célébrerait l'anniversaire du jour où la pipe a fait son entrée en Europe !

* *

Les plus enragés fumeurs m'accorderont bien certainement que si le tabac ne fait pas le mal que nous croyons, au moins ne fait-il aucun bien. C'est une dépense assez grosse, et sans compensation aucune. Elle n'ajoute ni à la santé ni au bien-être de la vie. La pipe et le cigare ne sont que des excitants à la rêverie, qui est le contraire de l'action, et c'est par l'action seule que vaut l'homme, au moins en Europe.

Qu'on ne les proscrive point, à la bonne heure ! quoique, après tout, je vois que l'on prend des mesures contre l'opium et la morphine, qui n'ont pas des propriétés beaucoup plus malfaisantes. Mais qu'on les honore, mais qu'on célèbre à leur intention des réjouissances publiques, qu'on illumine pour leur fête, voilà qui me passe et me paraît le comble du faux sens et du ridicule.

Enfin, c'est à Leipzig que cette bêtise aura lieu. Laissons les Allemands s'amuser à leur guise. Mais, pour Dieu, si nous fumons, sachons que c'est un vice et cachons-nous en !

* *

Il est malaisé de comprendre ce qui se passe dans la République argentine. Les dépêches arrivées depuis quelques jours sont pleines de contradictions. "L'insurrection triomphe," annonçaient les télégrammes. "L'insurrection est réprimée," disent les autres. On se pille, on se tue, à midi. Tout est arrangé, le calme est parfait, à une heure. Tirez-vous de là comme vous pourrez.

Même diversité dans les appréciations portées sur les chefs du mouvement par les personnes les mieux renseignées. Ce ne sont, déclarent les uns que de vulgaires mutins et des aventuriers sans scrupules. Ce sont, affirment les autres, des hommes d'Etat dont la distinction n'a d'égal que le désintéressement.

Je n'ai pas l'outrecuidante prétention de conci-

lier ces renseignements bigarrés. Il est cependant possible de démêler, derrière ces divergences, une partie de la vérité.

* *

MM. Allem, del Valle, Romero, Lopez et Campos, qui se sont mis à la tête de l'insurrection, ne sont pas les premiers venus. Ce n'est pas d'hier qu'ils se sont enrôlés dans l'opposition militante : ce n'est pas d'hier qu'ils ont fait de l'Union civique, dont M. Allem est président, une association de combat. Mais la lutte ne paraît pas avoir eu, cette fois, le même caractère que les guerres civiles précédentes.

Depuis la chute de Rosas, la grande querelle était, comme on sait, entre Unitaires et Fédéraux. C'est entre Unitaires et Fédéraux qu'on s'est battu en 1874, entre Unitaires et Fédéraux qu'on s'est encore battu en 1880. La ville de Buenos-Ayres a été le prix de la réconciliation. On l'a séparée de la province à laquelle elle avait donné son nom ; on l'a neutralisée ; on l'a faite cité nationale, capitale de la fédération. Puis, pour dédommager la province de Buenos-Ayres ainsi décapitée, on lui a créé de toutes pièces, sur un emplacement neuf, un autre chef-lieu, la ville de la Plata. Le principe fédératif a été conservé ; les Etats n'ont pas été privés de leur autonomie ; mais le pouvoir central s'est trouvé, en fait, très fortifié, et cette constitution de l'unité nationale a procuré à la République, pendant la présidence du général Roca, une période de calme et de prospérité.

Il était permis d'espérer que M. Celman, beau-frère et successeur de Roca, achèverait sans encombre un mandat qui, régulièrement, ne doit pas expirer avant 1892. Mais les graves difficultés financières que traverse la République de la Plata ont provoqué à Buenos-Ayres une nouvelle bourrasque.

Malgré son nom séduisant et senore, la République Argentine se débat, depuis quelques mois, dans une liquidation de Bourse dont tout le monde connaît les tristes péripéties. Le gouvernement a été accusé d'avoir fait marcher secrètement la planche aux assignats ; et si sincèrement que, depuis sa nomination, le ministre des finances, M. J. A. Garcia, se soit efforcé de mettre fin aux émissions clandestines de papier-monnaie, il n'a pu exercer, sur les banques garanties, une surveillance assez rigoureuse pour empêcher la continuation de la crise. L'escompte commercial a été suspendu sur le marché ; les denrées ont renchéri dans des proportions effrayantes ; le malaise est devenu général ; les mécontentements ont éclaté, le sang a coulé, et le câble nous a transmis les nouvelles incohérentes qui ont fait pendant quelques semaines le bonheur des journaux à court de copie.

S. DU LARY.

L'ANGLIFICATION

J'aborde aujourd'hui une question qui, par son actualité, ses progrès et son importance, mérite d'être prise en très grande considération.

Depuis quelques années, une certaine maladie s'est emparée de quelques-uns de nos compatriotes ; oubliant qu'ils sont d'une race dont le génie et les qualités ont excité chez tous les peuples civilisés la plus vive admiration, ils recherchent, et cela sans raison, à imiter les enfants d'Albion jusque dans leurs coutumes.

Voyez ce Canadien-français dont l'aïeul est peut-être mort pour la patrie outragée, sur le champ de bataille de St-Denis ou de St-Charles ; malade de ce que les Anglais, ses voisins, possèdent dans leurs mains la plus grande partie des richesses du pays, il s' imagine qu'en abandonnant ces principes d'honneur et cette langue harmonieuse qui font la gloire de la nation française, pour le langage dur et les maximes égoïstes des fils de la Grande-Bretagne, l'argent viendra remplir ses poches et ses coffres.

Désormais, descendant avec rapidité sur cette pente dangereuse qu'on appelle l'anglification, les *god dam* viendront embellir sa phrase et charmer les oreilles de ses amis ; s'il est commerçant, il n'aura rien de plus pressé que de mettre à la

porte de son magasin, en grands caractères noirs, rouges ou dorés l'annonce de sa profession, et cela tout en anglais, s'il vous plaît, fut-il placé dans la partie-Est même de cette ville.

Il ne lui manquera plus que de longues jambes, de longs bras, un long corps, un long visage, et si dame Nature a été assez indulgente pour lui accorder toutes ces beautés physiques, voilà enfin mon Canadien complètement civilisé, de sauvage qu'il était !

Avec le temps, il en viendra à nier même sa nationalité, malgré son baragouinage d'anglais et de français ; être Canadien-français !... Pouah ! c'est commun !

Ami lecteur, promenez-vous par une belle après-midi sur la rue Ste-Catherine ou sur la rue Craig, dans la partie de la ville la plus française, l'Est.

Vous y verrez, comme je l'ai vu de mes propres yeux avec étonnement et indignation, des enseignes entièrement en anglais, et le propriétaire du magasin ou de la boutique être Canadien-français, comme vous et moi. Allons, monsieur l'anglifié, vous qui avez honte d'appartenir à une nation qui fut et est encore la première du globe, à ce peuple français qui marche, aujourd'hui, comme autrefois, à la tête de la civilisation, trouvez-moi un Anglais, dans cette ville, qui ait eu l'idée de mettre sur son enseigne un seul mot français, et je vous donne un merle blanc.

Messieurs les Anglais n'ont pas seulement le bon esprit de mettre l'annonce de leurs professions ou de leurs métiers dans les deux langues, comme le font tous nos compatriotes intelligents, et vous, Canadiens-Français, vous dont les ancêtres furent des héros, vous êtes assez naïfs pour mettre votre enseigne en une langue qui vous est complètement étrangère, soit par la naissance, soit par l'éducation !

Certes, si nous agissions tous comme vous, nous ne tarderions pas à être absorbés entièrement par John Bull, et adieu alors le magnifique et brillant avenir prêté tant de fois au peuple canadien-français.

Je ne prêche point la haine contre les prétendus conquérants de 1760 ; au contraire, je leur reconnais beaucoup de qualités, et en les coudoyant nous en retirerons avec le temps de grands fruits, car ce qui manque à la nation française, c'est l'esprit d'entreprise, et si nous profitons des leçons que nous donnent tous les jours nos voisins, nous n'en deviendrons que plus forts.

Mais prenons garde à l'anglification ; si nous voulons devenir un grand peuple, si nous voulons continuer en Amérique le rôle glorieux de notre mère-patrie en Europe, gardons intacts nos institutions, nos lois, nos coutumes, et surtout cette langue si belle et si pure de nos pères.

Soyons courtois pour messieurs les Anglais qui se proclament bien modestement devoir être au Canada la race supérieure ; tâchons même de posséder leur estime, mais de grâce restons Français et de cœur et de manières.

Je m'explique bien que dans les villes du Haut-Canada ou des Etats-Unis, les quelques Canadiens-français qui y demeurent soient forcés de parler plus souvent la langue anglaise, mais ici, dans cette grande Province de Québec, où nous sommes dix contre deux, ne soyons pas assez insensés pour devenir des John Bull ou des Jonathan.

D'ailleurs, les Anglais eux-mêmes sont les premiers à rire de ces Canadiens sans honneur, qui lâchement abandonnent la nation dans laquelle ils sont nés, sous le prétexte absurde que ses compatriotes sont pauvres et qu'ils ne peuvent toujours l'aider dans ses vues ambitieuses. Ah ! messieurs les anglifiés, vous attirez sur vous la haine et l'antipathie de vos frères, comme vous méritez les moqueries de ceux dont vous vous obstinez à prendre les coutumes et le langage.

Comme cette question d'anglification est éminemment sérieuse, et que tous nos compatriotes ne semblent pas connaître les nombreux dangers qu'elle présente, nous reviendrons prochainement sur ce sujet qu'aujourd'hui je n'ai fait qu'effleurer.



LA FAMILLE HUMAINE.—Il y a environ 1,500,000,000 d'habitants sur la terre. Il en meurt chaque année 33,033,033. On compte 3,064, langues et plus de 1,000 religions différentes. Le nombre des hommes et des femmes est à peu près égal, et la moyenne de la durée de la vie est d'environ 33 ans. Un quart des hommes meurent avant d'avoir atteint leur 15e année. Sur 1,000 personnes une seulement atteint l'âge de 100 ans, seulement 6 sur 100 arrivent à 65 ans, et pas plus de un sur 500 atteint la 80e année. 33,033,033 personnes mourant chaque année, cela fait un grand total de 91,874 par jour, 3,730 par heure, 60 par minute, et un par seconde.

Les personnes au teint brun ont plus de chance de vivre longtemps que les personnes blondes, mais elles sont plus exposées à contracter les maladies contagieuses.

Une personne née dans les temps chauds supportera mieux la chaleur que celle qui sera née dans les mois froids de l'hiver et *vice versa*. Les personnes nées le printemps ont généralement une constitution plus robuste que celles qui naissent dans un autre temps de l'année.

UN MOT NOUVEAU.—Ordinairement chaque mot anglais trouve un équivalent dans la langue française. Aussi le progrès de la science nous met dans l'obligation d'inventer des mots nouveaux presque chaque jour, par exemple depuis quelques temps, nous voyons dans les journaux des mots tout à fait nouveaux : *Electrocution, electrocutter, et electrocuteur*. Il est un mot anglais dont je n'ai jamais vu un mot pour le désigner en français, ce mot anglais, nous le voyons tous les jours, c'est : *Typeuriter* qui peut se traduire *Machine à écrire*, soit trois mots pour désigner une nouvelle invention. Nous avons essayé de réduire ces trois mots à un seul et voici le résultat que nous avons obtenu. Le mot *machine* vient du mot latin *machina*, ou du grec : *mèchanè*. Maintenant le mot *écrire* dans cette dernière langue est *graphò* (j'é ris). Pour former le mot nouveau il suffit de les assembler et la combinaison des deux mots donne : *Machinégraphie* (du grec, *mèchanè*, machine et *graphò* j'écris). *Machinégraphier, Machinégraphie, etc.*

Maintenant si quelqu'un a déjà trouvé un mot français pour *Typeuriter* et que ce mot convienne mieux que celui que nous trouvons, qu'il nous le laisse savoir afin que nous sachions comment appeler en français cette nouvelle machine qui est maintenant d'un usage presque général.

PAPIER MANGEABLE.—Un pâtissier des Etats-Unis, pays des inventions par excellence, a trouvé un moyen dont il promet de tirer un grand bénéfice.

Avec une pâte excellente et d'un bon goût, il est parvenu à fabriquer des feuilles très appétissantes d'une couleur jaunâtre et semblable à notre papier.

Sur ce papier nouveau-genre, il imprime, non pas avec de l'encre d'imprimerie, mais avec du chocolat liquidé, le programme de soirée.

Après que ce programme a suffi à sa destination artistique, il est rendu, pendant les entr'actes, à sa vraie destination, à charmer les palais des jolies misses.

Les méchantes langues prétendent même qu'avant de lire, il y a des personnes qui croquent à belles dents leur programme. Celui-ci est remis gratuitement par la direction du théâtre. Ce nouveau genre de littérature est bien goûté du public et constitue une nouvelle attraction qui augmente le nombre des visiteurs et... la recette du directeur.

J. A. CHAUSSÉ

Pierre Bidard



L'ÂME DES NOMS

A Mlle HÉLÈNE R....

Les noms que l'on nous donne, ainsi que nos visages,
Sont des flambeaux divins, où l'âme parfois luit
Plus clairement aux yeux des rêveurs et des sages
Que l'étoile qui veille aux portes de la nuit.

Il est des noms plaintifs comme les chants vagues ;
J'en connais qui sont doux comme des fiancés ;
Quelques-uns ont l'air bon ; d'autres profonds et vagues,
Semblent cacher en eux de lugubres pensées.

Il en est qu'on croirait nés de l'onde sonore,
Dont la fraîcheur s'exale en bruits mélodieux,
Il en est de moins gais, mais qui, plus frais encore,
Ont la langueur de l'aube et l'horizon des cieux.

Que de noms, que de noms dorment dans ma mémoire !
A l'heure où l'on entend murmurer les roseaux,
Je les vois se dresser au fond de la nuit noire,
Comme ces feux follets qui dansent sur les eaux !

Lentement jusqu'à moi le cortège s'avance,
Vêtu de souvenirs. Ils disent tour à tour
Les plaisirs et les jeux de ma riieuse enfance ;
Les premières rougeurs qu'on prend pour de l'amour :

La chasse aux papillons à travers les prairies ;
Les rondes, les chansons et les contes du soir.
Ils disent ma jeunesse avec ses rêveries,
Ses tendres amitiés, ses amours sans espoir !

Ils disent la soirée où, témoin solitaire,
La brise recueillit le plus doux des serments :
Le ciel était serein, la valse était légère,
Et mon âme chantait avec les instruments !....

* *

Mais entre tous ces noms qu'une douce chimère,
Au gré de mon esprit, sous un masque vivant
Me permet d'évoquer, le tien seul, ô ma mère,
Fait jaillir de mon cœur mes prières d'enfant !....

GEORGES SYLVAIN.

DE BATH A BOOTHBAY

Un simple coup d'œil jeté sur la carte vous
montrera la côte du Maine avec tous ses détours
capricieux, ses baies, ses anses, ses caps et ses îlots
semés ça et là comme des points de broderie sur
un canevas gigantesque.

Vous croyez peut-être pouvoir vous imaginer
tout ce que la nature a prodigué de beautés dans
ces recos favoris ; mais si brillante que soit votre
imagination, elle sera toujours, toujours au des-
sous de la réalité. Le mieux pour vous est donc
de vous embarquer sur l'un des élégants petits va-
peurs de l'*Eastern Steamboat Co.*, qui vont de Bath
à Boothbay. Vous pouvez à votre choix partir
le matin ou dans l'après-midi, et revenir le soir.
Ne craignez même pas de vous embarquer seul, et
sans biscuits, surtout si vous avez le sentiment
artistique et poétique. Le spectacle seul vous en-
chantera, je n'ose pas vous dire pourtant qu'il ne
serait pas plus agréable d'être en compagnie de
quelques dames ; mais c'est une affaire de goût
personnel.

* *

J'étais assis sur l'avant de l'un des bateaux de
l'*Eastern Steamboat Co.*, le *Wiwurna*, le *Nahana-
da*, le *Samoset* ou le *Winter-Harbor*—je ne sais pas
lequel, et peu importe d'ailleurs—au milieu d'un
groupe de dames.

Deux avaient un pince-nez et les deux autres
n'en avaient pas. De celles-ci, la plus jeune avait
la figure toute rouge ; l'autre, plus modeste en
couleur, souriait d'un bon sourire de contente-
ment.

Cependant, l'heure du départ approchait. Le
sourire s'était évanoui sur les lèvres de la dame,
et c'est d'un air presque inquiet qu'elle se mit à
dire :

—Mais Annie ne vient pas ; que peut-elle donc
faire ?

—Elle s'est probablement attardée à choisir un
ruban chez la modiste, répondit charitablement
l'une des demoiselles au pince-nez.

L'explication parut plausible ; personne ne pro-
testa.

—Pourvu qu'elle arrive à temps au moins, con-
tinua la dame.

Elle avait à peine achevé, que *miss Annie* dé-
boucha soudain au détour de la rue, s'avançant de
cette démarche assurée et paisible des personnes
qui savent qu'on les attend.

La brise fraîchissait. Un souffle, plus violent,
faillit enlever le chapeau de la demoiselle aux
joues roses, roses maintenant, car le balancement
du navire les avait fait pâlir un peu, n'y laissant
qu'une légère teinte colorée.

Eile eut un cri d'effroi, en portant les deux
mains à son chapeau.

—Vite, vite, un galon, un cordon, une ficelle...
n'importe quoi... s'il vous plaît !

Un marin, empressé, coupa un bout de câble
goudronné, qu'il lui offrit galamment, entre l'in-
dex et le pouce.

Elle eut toutes les peines du monde à y atta-
cher son chapeau ; mais elle s'acharna à la tâche,
et enfin elle y réussit. Vous savez : *ce que femme
veut, Dieu le veut.*

A peine le bateau s'était-il mis en marche qu'une
longue carte se déroula comme par enchantement.
Je crus un instant que par une fausse manœuvre,
une voile ou une tente venait de s'abattre sur
nous ; j'en fus quitte pour la peur.

Mais que dis-je ? une carte ?... non, deux
cartes, car sans mentir il y avait deux cartes d'é-
talées sur les genoux de la compagnie.

—Bon, pensai-je intérieurement, me voilà bien
tombé ! Il n'y a pas de doute, je me suis fourvoyé
au milieu d'une délégation d'une société de géo-
graphie quelconque, chargée probablement de re-
viser la carte du Maine.

Un coup de vent souleva l'une des cartes.

—Attention, mesdames, m'écriai-je galamment,
vous allez perdre la carte.

—Il n'y a pas de danger, firent-elles en chœur.
Heureusement, elles n'avaient pas saisi le ca-
lembourg.

J'en essayai un autre :

—Où est Carthagène ?

—La belle question ! Pas ici assurément !

—C'est ce qui vous trompe, mesdames. *Carte à
gêne* est tout près de nous. Cherchez....

Elles n'ont pas trouvé, je crois.

—Tenez, fit l'une d'elles, je vous ferai observer
que nous quittons le Kénébec pour entrer dans
l'*Arrowsic*.

—(Sic ?) (Sic ?) vraiment m'écriai-je sur un ton
d'étonnement et d'incrédulité.

—(Sic ?) répéta-t-elle, avec une légère inclina-
tion de tête accompagnée d'un gracieux sourire.

Elle avait saisi, et je triomphai avec toute la mo-
destie d'un faiseur de calembourg qui réussit enfin
à se faire comprendre.

Nous venions de passer un pont. Je ne dirai
pas *sous* un pont ; l'expression ne serait pas exacte
ici, car il s'agit d'un pont mobile (*draw bridge*).
Assurément ce n'est pas le pont d'Avignon, im-
mortalisé par la chanson :

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y chante, y danse,
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

Ce n'est même pas le pont de Brooklyn ; mais il
vaut la peine de jeter un coup d'œil en passant à
ces piles de bois ajourées, solidement plantées dans
l'eau et sur lesquelles rampe un tablier aux formes
rudes et champêtres. L'ensemble est d'un aspect
tout à fait pittoresque. De loin on dirait un rep-
tite colossale aux écailles limoneuses émergeant
d'un marais et s'allongeant paresseusement à une
pointe de terre à l'autre.

De près, et lorsque le monstre ouvre toute béante
sa gueule formidable où vient s'engloutir notre ba-
teau, on dirait moins un pont qu'une large porte
ouverte sur un monde nouveau, plein de mystères
et d'enchantements.

Au dessus de nos têtes, le soleil brille de tout

son éclat comme une lampe suspendue à une voûte
d'azur ; le ciel arrondi sa large coupole, en courbes
gracieuses à l'horizon, s'appuyant tour à tour sur
la cime d'une forêt lointaine, sur une masse de ro-
chers grisâtres, sur une prairie bleue par l'éloigne-
ment ou sur une nappe d'eau dont la ligne indé-
cise se confond avec l'azur. Quelques nuages flot-
tent ça et là comme de légers bouillonnements de
gaz jetés sur le fond d'une tenture bleue, pour en
briser la monotonie ou en adoucir l'éclat. D'une
double gerbe d'eau jaillit de la proue du bateau,
toute ruisselante d'or, et va se confondre dans le
sillage creusé sous les flancs du navire comme une
mine de diamants et de pierres précieuses subite-
ment mise à jour. Les eaux, les bois, les rochers,
tout s'allume, tout flamboie autour de nous, dans
un immense embrasement.

Parfois cependant le spectacle change. Un
nuage voile un instant la face du soleil ; l'incendie
s'éteint ; une ombre s'allonge de tous les côtés.
Sous cette lumière apaisée et plus discrète, le pay-
sage devient plus distinct à l'œil reposé et il em-
prunte à ce recueillement une teinte mystérieuse.

Nous sommes dans un vrai labyrinthe, avec
toutes ses incertitudes et toutes ses illusions.

Partout autour de nous c'est une confusion, un
entrelacement de lignes où le regard se perd.
Nous longeons une côte légèrement inclinée où de
jeunes pins, pleins de grâce et de coquetterie, sem-
blent se pencher pour mieux se mirer dans le cris-
tal des eaux. De l'autre côté surgit presque à pic un
mur de roches grises où des mousses verdoyantes
posent de moelleux tapis et que couronne un bou-
quet d'arbres. On dirait le cours régulier d'une
rivière. Mais bientôt la vue s'élargit ; les deux
rives s'écartent brusquement, et un spectacle ma-
gique se déroule devant le regard émerveillé. Par-
tout, c'est un éparpillement de bras de rivière, de
baies, d'îles, de presqu'îles, de lacs, un fourmil-
lement de verdure, un étalement de rochers, de lon-
gues traînées d'eau, s'arrondissant autour d'une
langue de terre s'enfonçant sous un bois, pour s'é-
taler plus loin en une large nappe avant que de
disparaître de nouveau ; et cela à l'infini, de tous
les points de l'horizon. Souvent le regard décon-
certé fouille en vain les plis et replis de la rive
sans y trouver un passage, et il semble que le ba-
teau soit au milieu d'un lac sans issue. Cette illu-
sion revient à chaque instant ; mais le capitaine
connaît sa route, et le bateau avance toujours au
milieu d'un enchantement continu et d'une sur-
prise sans cesse renouvelée.

Malgré moi, je songeais au voyage des Argo-
nautes, partis à la recherche de la toison d'or, et
pour compléter l'illusion ma voisine s'écria :

—*Médée*, viens donc m'aider à attacher mon
chapeau.

Et une autre.

—*Jasons, jasons*, veux-tu ?

Cette dernière invitation me parut bien super-
flue, car ces dames jassaient à qui mieux mieux ;
mais en toute justice je dois ajouter que leur con-
versation était très intéressante et pleine de ren-
seignements précieux.

—Voyez, dit l'une d'elles, ce rocher qui s'élève
à pic au bout de cette pointe. Il s'y rattache une
magnifique légende. Un homme s'est précipité de
là dans l'eau.

—Vraiment ! fis-je étonné en mesurant de l'œil
la hauteur du rocher. Quel beau plongeur il a dû
faire ! Mais pourquoi ? Sans doute par désespoir
d'amour.

—Oh ! nenni ! C'était un indien, poursuivi par
un blanc qui voulait le tuer....

—Bien, bien, je vois cela d'ici ; c'est l'histoire
de Gribouille qui se jette à l'eau de peur de se
mouiller.

—Et l'Indien est-il mort ?

—C'est probable, intervint une des demoiselles
au pince-nez, car le fait a dû se passer en 1610.

—Merci, mademoiselle, me voilà bien renseigné.

Cependant, le sifflet venait de se faire entendre
pour annoncer une station. Je me levai pour la
chercher des yeux. Je vis devant moi une sorte
de pavillon juché sur l'eau au bout d'une longue
planche de bois élevé sur pilotis. On eut dit une
de ces cabanes à cygnes que l'on dispose sur l'eau
à quelques distances du bord des étangs ; et en
considérant notre bateau, je m'imaginai voir un

de ces oiseaux, aux proportions gigantesques, fendant majestueusement la surface limpide d'un lac.

Bientôt, nous reprîmes notre route, toujours au milieu de merveilles de plus en plus surprenantes. Nous vîmes dans ce voyage *Westport Upper, Westport-Lower, Southport*, en un mot toutes sortes de ports, *Riggsville, Five-Island*. Pour mon compte, je n'ai vu que quatre îles, mais la délégation de la société de géographie m'a assuré qu'il y en avait une cinquième derrière les quatre autres, et je l'ai crue sur parole. Je ne ferai que mentionner *Dogfish Head, Sawyers' Island* et *Isle of Springs*.

Quand on voit tant de belles choses pour la première fois, il est difficile de se rappeler les détails et surtout les noms ; on ne peut rapporter qu'une impression d'ensemble. Je regrette amèrement à l'heure actuelle de n'avoir pas su mieux profiter du cours gratuit de la délégation de la société de géographie, ou de ne lui avoir pas au moins emprunté une de ses cartes pour mieux fixer mes souvenirs ; mais c'est trop tard maintenant ; versons une pleure de regret et n'en parlons plus.

Ce que je n'oublierai jamais, par exemple, c'est que nous sommes passés par toutes les portes de l'enfer, (*Hell Gates*), car il y en a plusieurs : porte d'entrée, porte de sortie, porte de côté. Ce sont, vous l'avez deviné sans doute, des passages où le pilote doit ouvrir l'œil.

Instinctivement je cherchais le fameux Cerbère, le redoutable Cerbère ; mais je ne l'ai point vu à son poste. Un indigène à qui je demandais des informations à ce sujet, m'a affirmé, de l'air le plus sérieux du monde, qu'il s'était enfui et qu'on ne l'avait pas revu depuis le dernier arrêté du maire de Path sur le musèlement des chiens.

Mouse Island, n'est pas comme on pourrait le supposer, d'après son nom, un vulgaire trou de souris ou de lapins ; mais bien une belle île peuplée, en pleine civilisation, avec un collège universitaire sans compter le collège électoral en temps d'élections. Les abords de l'embarcadere sont ravissants. J'ai aperçu là des groupes charmants de jeunes filles qui se promenaient sous la feuillée, égayant de leurs claires toilettes d'été la sombre verdure des pins, tandis que d'autres, assises au pied des arbres, devisaient gaiement ou rêvaient, les yeux perdus dans l'immensité du ciel.

Séduit par ce spectacle enchanteur, je m'apprêtais à sauter à terre, lorsque soudain retentit à mon oreille ce cri :

— *Pie nuts ! Pie nuts !*

Ma foi, la gourmandise l'emporta sur la curiosité, et je restai à bord du bateau. En un instant, le pont fut littéralement couvert de débris. Il en pleuvait de tous les côtés, jusque sur la tête des passagers, au-dessous de nous, qui reculèrent épouvantés sous cette ondée d'un nouveau genre.

A *Squirrel Island*, deux dames et un jeune garçon vinrent se joindre à notre groupe. Et les fusées de gaieté repartirent de plus belle.

A ce que je crois, *Squirrel Island* est, sinon la plus importante, du moins une des principales îles de notre voyage. Elle a un journal publié pendant la saison d'été.

Nous jetons en passant un coup d'œil à ses maisons élégantes, à ses gracieux chalets assis au milieu des pins sur les pentes gazonnées. Nous n'avons pas le temps de nous y arrêter. Nous reparons. Tout autour de nous, la nappe d'eau s'est élargie, et l'horizon a reculé ses bornes. Des barques se balancent sur l'onde, semblables à des mouettes aux blanches ailes. Au dessus, des nuées flottent dans l'azur comme une autre flottille aérienne, poussée par la brise du soir. Là-bas, il y a une langue de terre qui s'allonge avec une ligne sinueuse de maisons. Plus loin, entre deux pointes s'ouvre une large trouée, comme une vision vaporeuse qui monte dans le ciel, une sorte de porte ouverte à l'horizon. C'est l'océan.

Nous voici à Boothbay. C'est une ville singulière, avec ses maisons bâties sur pilotis, comme une troupe d'échassiers pêchant au bord d'un lac. Il y a là un hôtel magnifique que nous visiterons plus tard.

— Allons-nous à *Pig Cove* ? demande une voix malicieuse.

Non, non, protestèrent toutes les voix en chœur. Qu'est-ce que *Pig-Cove* peut bien avoir de commun

avec nous ? A d'autres, fi donc ! Ce n'est pas là notre place.

— Eh bien, alors, mangeons.

Un *oui* unanime accueillit cette proposition.

Nous nous installâmes à l'avant du navire, tout auprès du cabestan et de l'ancre, au milieu d'un fouillis de ferrailles, de planches et de cordages. Le capitaine, bon enfant, nous regardait faire en souriant dans sa barbe. Alors toutes les mains fouillèrent dans les paniers et en tirèrent des choses exquises : du jambon, du rôti, du poulet, du saucisson, des gâteaux, des fruits, des confitures, et je ne sais quoi encore. Un vrai festin de Gargantua. Il n'y eut qu'un incident ou accident, à votre choix. Une demoiselle qui se pique de connaissances chimiques, voulut nous prouver jusqu'à quel point va la résistance du verre. Elle frappa sur le bout de l'ancre, un flacon de cornichons, qui naturellement se cassa. Et voilà comment notre menu se trouva subitement enrichi d'un article imprévu : verre pilé.

Cependant le bateau filait avec rapidité. Déjà, le disque du soleil, tout rouge, était descendu à l'horizon, et se reflétait en une longue traînée lumineuse sur la moire de la surface limpide. A l'est, de grandes ombres s'avançaient et montaient dans le ciel, comme un amas de tentures déroulées lentement par une main invisible. Tout s'enfonçait dans l'ombre qui s'épaississait autour de nous, et le silence se faisait plus religieux, on eût dit que la vie se retirait en même temps que la lumière. Alors eut lieu un spectacle tel que n'en ont jamais rêvé ni les peintres ni les poètes, dans leurs plus sublimes conceptions. Du point où le soleil venait de disparaître, se dessinait toute une série de cercles concentriques de couleurs diverses, mais aux nuances si harmonieusement fondues, aux transitions si délicates que l'œil le plus exercé n'en pouvait saisir la limite. Le rouge éclatant se fondait peu à peu en un rose qui devenait de plus en plus pâle, avec des bords jaunes, se prolongeant en franges orange. Tout ce magnifique tableau était reflété sur l'eau dans toute sa pureté et dans toute sa vigueur. C'étaient deux immenses éventails ; l'un penché sur le ciel, l'autre couché sur l'eau. Peu à peu, ils se rapetissaient, les couleurs pâliaient. Bientôt il n'y eut plus qu'une trouée lumineuse comme une prune de fauve dans l'obscurité, paupière d'ombres qui flottait mollement au-dessus s'abaissa d'un mouvement lent et calculé.

Alors des flots de ténèbres se précipitèrent de toutes parts, emplissant tous les coins de l'espace. C'était la nuit. Quelques étoiles piquaient la voûte obscure du firmament. Sirius les avait devancées. La Grande Ourse, la petite Ourse apparurent et le chariot se mit à rouler.

Notre bateau filait toujours avec des glissements d'hirondelle qui rase la surface d'une eau tranquille. Bientôt nous aperçûmes des lumières devant nous. C'était Bath dans tout l'éclat de sa toilette de soirée. Notre voyage était terminé, trop tôt, hélas !

* *

On m'avait chargé de transmettre à la postérité la plus reculée le récit de ce mémorable et charmant voyage. Bien ou mal, ma tâche est achevée. Il ne me reste plus, cher lecteur, qu'à vous souhaiter d'en faire un semblable. Puissiez-vous alors avoir la chance de tomber sur une délégation d'une société de géographie en expédition et profiter mieux que moi de ses aimables leçons.

Louis de Saintes.

LE LAC DU FERMIER

(LÉGENDE ITALIENNE)

I

Giuseppe Dominio était le plus riche fermier de la province de Viterbe. Ses récoltes étaient les plus belles, ses bestiaux les plus gras. Enivré de sa prospérité, Giuseppe oublia Dieu !

Il cessa d'abord de le remercier de ses bienfaits ; puis il voulut empêcher ses serviteurs de le prier.

Le dimanche, il les faisait travailler pendant l'heure des offices. Ce jour-là il leur donnait à faire une besogne plus rude que de coutume.

Beaucoup de ces braves gens quittèrent la ferme de Giuseppe pour ne pas manquer à leurs devoirs religieux. Mais Giuseppe était redouté dans le pays, et personne ne voulait les employer.

Le dimanche après la moisson, au lever du soleil, le fermier impie faisait couvrir son aire de ses belles gerbes et lançait tous ses chevaux au galop sur les épis mûrs. Armé d'un long fouet, il les conduisait lui-même.

Dans le pays vivait un ermite vénéré : on le nommait le Père Ambrosio.

Les vieillards l'avaient toujours connu, dès leur enfance, habitant une grotte dans le flanc de la montagne. Il était toujours resté le même. Les années semblaient respecter sa tête chenue.

II

Un jour, le Père Ambrosio vint trouver Giuseppe : " Mon fils, lui dit-il, tu insultes la Providence qui te comble de ses bienfaits. Respecte le jour du Seigneur, et laisse tes serviteurs le prier en paix."

Giuseppe se moqua de l'ermite, et le dimanche suivant les chevaux couraient encore sur les gerbes.

Le Père Ambrosio revint : " Mon fils, lui dit-il, tu oublies ton Seigneur, ton Maître. La main de Dieu s'appesantira sur toi."

— Va-t-en, vieillard de malheur ! s'écrie Giuseppe, et il blasphéma !

Le bruit se répandit dans le pays que Giuseppe avait vendu son âme à Satan. On le voyait toujours heureux, et il ne remplissait pas ses devoirs de chrétien.

Le dimanche suivant, l'aire était remplie. Excités par le fouet de Giuseppe, les chevaux galopaient sur les épis mûrs.

Tout à coup on entendit la cloche de l'église voisine annonçant le commencement de l'office divin. Le Père Ambrosio s'avança, calme, silencieux au milieu de l'aire. Il fit un signe, et les chevaux s'arrêtèrent.

— Giuseppe, dit-il, il est temps encore... Repens-toi ! Quitte ton travail, et va prier Dieu !

— Arrière, vieillard ! s'écrie Giuseppe...

Il voulut fouetter ses chevaux... Les chevaux demeurèrent immobiles.

Ivre de colère, il s'avança, levant son fouet vers le Père Ambrosio.

Soudain, au milieu d'un fracas épouvantable, l'aire et les bâtiments de la ferme s'affaissèrent dans les entrailles de la terre !

Homme, chevaux, tout avait disparu...

Les serviteurs de Giuseppe, rejetés au loin par une force invisible, tombèrent éperdus la face contre terre. Quand ils se relevèrent, un lac aux eaux limpides et calmes occupait tout l'espace autrefois couvert par les gerbes, l'aire, les bâtiments. A genoux, sur le bord, le Père Ambrosio pria.

III

Les terres fertiles autrefois cultivées par Giuseppe, abandonnées maintenant comme un lieu maudit, devinrent une épaisse forêt au centre de laquelle se trouve le lac où fut englouti le fermier impie.

Chaque année, au jour anniversaire de cette catastrophe terrible, un grand bruit se produit au fond du lac. En écoutant, on croit entendre le galop de plusieurs chevaux foulant des gerbes dans une aire, la voix et le fouet du maître. Les habitants des villages voisins, qui ont su de leurs pères ce grand acte de la justice de Dieu dont leurs ancêtres ont été témoins, prient Dieu qu'il bénisse leurs familles et leurs récoltes. Si quelqu'un leur semblait disposé à violer le saint jour du Seigneur, toutes leurs voix lui criaient : *Songe au châtiement de Giuseppe.*

COMTE RICHARD DE ROYS.

A chaque traité, on se demande : *Qui trompe-t-on ici ?* Il y a toujours un trompé ; mais qui était le trompé, il se passe des années avant de le savoir.—Prince de BISMARCK.



BOUT DE CAUSERIE

De quoi vous parler, amis lecteurs, qui vous intéressez, par ce temps de canicule ? Il semble que tout sujet soit, comme la chaleur, presque insupportable.

Puisque nous sommes à l'époque des excursions, voyages de plaisirs, parties de bois, parties de pêche, laissez-moi donc vous entretenir d'un joli tour sur l'eau que je faisais, ce matin même, en compagnie d'un ami. Au moins c'est plus frais que de parler villes et rues : Ainsi donc, si vous voulez m'en croire :

« Nous irons sur l'eau nous y prom promener... »

Tiens, autant vaut le dire tout de suite, c'est avant d'avoir fini mon petit voyage, sur le bateau même qui nous mène au port, comme on le chanteurait de l'aviron, qu'il me prend envie de vous en jaser. Et je cède à la tentation. Après cela on ne me refusera pas au moins le mérite de l'actualité.

* *

Ceci posé, voici notre itinéraire. C'est sur le St-Laurent, toujours la voie royale des voyages pittoresques, des belles excursions. De Salaberry de Valleyfield à Beauharnois, et retour : via les rapides du Côteau, de St-Timothée et des Cèdres, avec un bout de navigation sur les lacs St-François et St-Louis, en descendant, puis en remontant le lac St-Louis et le canal de Beauharnois.

Mon visiteur de Montréal et moi, nous avions projeté ce petit voyage dès la veille. Sur pied avant six heures, nous étions prêts pour le départ à 6½ hrs.

L'air du matin, toujours si bon, est encore meilleur sur l'eau que partout. La brise du lac était fraîche et caressante. C'était vraiment plaisir à se tenir et debout sur le pont d'avant du bateau et aspirer à pleins poumons, à respirer à pleines narines les senteurs matinales de ce bon petit vent du large.

C'est ça qui creuse l'appétit, quand on n'est pas déjà lesté comme nous l'étions d'un copieux déjeuner.

Mais voici déjà que nous voguons sur le lac depuis plus d'un quart d'heure, loin de Valleyfield, et tout près du Côteau Landing, à présent. Enfin, nous atteignons le chehal de descente, et notre bâtiment, virant bout pour bout, met le cap, cette fois, droit sur Beauharnois.

* *

Nous repassons vis-à-vis Valleyfield, notre point de départ, car nous avons dû monter près de trois milles plus haut pour atteindre le susdit chehal, à la tête de la Grand'Ile.

La descente commence, activée par le courant, et tout de suite prend une allure presque vertigineuse, attirée que nous sommes par les remous du prochain rapide, celui du Côteau.

Laissons Côteau Landing à notre gauche, nous passons le grand pont de fer de la compagnie du Canada Atlantique, construit l'année dernière.

Il se compose d'une vingtaine d'arches géantes, tout de fer, reposant sur de solides piliers en maçonnerie et qui servent à relier les deux rives avec deux îles moyennes. L'arche qui constitue le pont tournant est longue de deux cents pieds et se meut sur un pivot. On est tout surpris de voir fonctionner aussi facilement cette énorme masse mobile. L'industrie humaine est bien puissante.

Le pont du Côteau n'a pas coûté plus de \$1,200,000 et deux vies d'hommes. C'est un progrès sur ses confrères laurentiens de Lachine et Montréal. Viendra le jour où l'on jettera sur notre grand fleuve d'énormes viaducs avec autant de facilité relative qu'un ponceau sur un fossé.

Quelques arpents au-dessous du grand pont, nous sommes en pleins rapides du Côteau. Ils sont très courts, ceux-là, mais ils ne sont pas sans émotion.

Quand le bateau contourne l'île qui semble se pencher pour sourire pendant que lui se cabre sur la vague ; quand il se faufile entre cette île et le rocher qui lui fait vis-à-vis ; quand la houle, fendue par son étrave, clapote avec fracas le long de ses flancs, on ne peut se garantir d'un certain frisson. C'est là l'agrément du voyage, quoi !

Tout est bien qui finit bien ; nous voilà, tout péril passé, naviguant en eau morte, juste en face du village riverain de Côteau du Lac.

Pour un peu plus d'une demi-heure, le voyage se continue en ces conditions-là. Les deux rives sont élevées et fort jolies. Sur la rive nord, comté de Soulanges, se succèdent de très belles résidences d'été, entre autres le manoir de la famille de Beaujeu, perdu dans un bosquet féerique. Au sud, comté de Beauharnois, la Grand'Ile avec sa garniture de forêts magnifiques est du plus bel aspect.

A un certain endroit, spectacle unique, du milieu du fleuve, quatre clochers d'églises catholiques, avec leurs croix étincelantes au firmament, nous marquent les quatre points cardinaux. Ce sont Saint-Timothée et Sainte-Cécile de Valleyfield, au sud ; Saint-Dominique du Côteau du Lac et les Cèdres, au nord.

Quelques instants après, nous arrivons vis-à-vis l'église des Cèdres, et le joli village s'étagant avec une grâce toute champêtre sur la côte escarpée.

Puis la Grand'Ile finit et nous voici en face de Saint-Timothée, à l'opposite des Cèdres, un peu plus bas. Encore un endroit que nous frôlons presque. Nous y distinguons clairement au passage, outre l'église si près du fleuve que son ombre s'y baigne, le presbytère, le couvent, le collège, tous édifices d'un caractère public et très jolis.

A peine le village est-il dépassé que nous filons entre deux îles, et nous nous trouvons soudain à l'entrée des fameux rapides de Saint-Timothée appelés « Chûte à bouleaux », par les anciens voyageurs et les habitants des environs.

* *

Oh ! la fameuse chute, comme elle apparaît grandiose et menaçante à la fois aux yeux du voyageur qui l'attendait avec anxiété, telle que promise par son guide imprimé !

Son bouillonnement terrible, sa vague immense où le navire tanguait et s'agitait comme une simple coquille de noix, son mugissement effroyable, tout annonce aux passagers un spectacle magnifique. Et l'attente générale n'est pas spectable.

Notre bateau, cependant, tout en dansant sur la vague une ronde émouvante, obéit docilement à l'habile direction du pilote. Il contourne l'insondable abîme où s'effondrent les flots tumultueux de la chute, et qu'on a nommé « la cave ».

Une fois cela passé, malgré que la vague tienne bon encore pour sept ou huit minutes de marche, le péril paraît bien moins grand, la respiration se fait plus libre, et les voyageurs, tout d'abord frappés de mutisme, commencent à se communiquer leurs impressions. La première, presque toujours, c'est la satisfaction de voir fuir, par derrière, loin du navire, le redoutable gouffre.

C'est alors que chacun, ceux du pays surtout qui la connaissent mieux, rappelle un peu de sa nefaste histoire.

Oui, elle a une légende, la grande chute, une funèbre et bien triste légende !

Les victimes connues ne sont pas nombreuses, c'est vrai, mais hélas ! c'est toujours trop. Et puis que de pauvres ignorés, parmi les voyageurs qui, depuis tantôt cent ans affrontent ses périls, dorment dans ses cavités, leur sommeil dernier !

* *

Je sais quelques-uns des sinistres dont la « Chûte à bouleaux », si justement terrible au touriste, a été le théâtre.

Il y a quelques années, un bateau ayant légèrement dévié de sa route, s'y engloutissait tout entier. Par un miracle inespéré, il revint immédiatement à la surface ; passagers et fret purent être

débarqués sains et saufs sur une île où il alla atterrir et s'échouer. C'était le *St-Hélène* de la Cie du St-Laurent.

Ça ne devait pas toujours finir si bien que cela.

Deux ou trois ans plus tard seulement, deux jeunes gens, entraînés loin de la rive par le courant rapide, furent engloutis à tout jamais dans le gouffre sans fond.

C'étaient deux écoliers du collège de St-Timothée. On les vit tous deux agenouillés dans leur frêle barque en dérive, l'un d'entre-eux tenant même son chapelet à la main à l'instant où ils disparaissaient sous la vague meurtrière. Et c'était, quel supplice ! absolument impossible de leur porter secours !

Une année ou deux se passèrent, et la même scène pleine de tristesse se renouvela.

Cette fois, ce fut un pauvre homme dont l'embarcation, soudainement défoncée, je ne sais trop par quel malheur, se mit à faire eau pendant qu'il franchissait seul un courant des plus rapides, juste au-dessus de l'effrayante chute.

A son tour, il fut entraîné sans rémission. Quand on l'aperçut, il faisait vainement un appel désespéré à un secours devenu absolument impraticable par la proximité trop grande de l'abîme, le malheureux ! Et lui aussi, on le vit aussi, à genoux sur l'arrièrè de sa chaloupe, les bras en croix, offrant par l'abîme à Dieu le sacrifice généreux de sa vie de vingt ans !

Trois ans plus tard, et dans la même famille, un autre grand garçon de vingt ans se tuait, à la chasse, tout auprès de l'endroit où le frère avait péri, en se déchargeant accidentellement son arme dans le ventre.

Triste chute ! Pauvre mère !

* *

Mais achevons notre voyage. Tout en jasant nous voici aux Cascades, troisième rapide paré par le canal de Beauharnois.

Encore de fortes vagues qui font craquer notre léger navire dans toute sa membrure, des tourbillons tout blancs et surtout un rocher menaçant dont il faut bien se garder.

On le contourne aisément, car notre pilote connaît tous ses secrets. On double en même temps la Pointe du Buisson, fameuse dans tous les environs comme endroit de pique-niques, de pêche et de campements.

Enfin, c'est fini des rapides. On laisse, à droite Melocheville, gros hameau à l'entrée du canal de Beauharnois, douze milles plus bas que Valleyfield, et après trois milles de marche sur le lac Saint-Louis, nous touchons au quai de Beauharnois.

Descendons un instant, propose mon compagnon et traversons la ville. Il nous est alloué pour cela une demi-heure, c'est bien, profitons-en.

Tel que dit fut fait. Quatre ou cinq rues traversées à la hâte, l'église visitée en passant, le couvent, le collège, le manoir, examinés à vol d'oiseau deux ou trois manufactures, quelques résidences plus privées relevées au pas de course, nous avisons vu Beauharnois.

De retour, du haut du pont du bateau nous examinâmes le reste. Beauharnois n'est pas grand, mais bien joli. Cette petite ville d'été vaut la peine qu'on s'y rende et le bien qu'on en a dit.

* *

Il passait neuf heures quand, après avoir refait son petit bout de lac Saint-Louis, notre bateau entra dans le canal de Beauharnois.

Je glisse sur cette partie du voyage à travers les écluses d'un long canal : car, qui l'a connue peut dire qu'elle n'a guère de poésie.

Les neuf écluses du canal de Beauharnois servent à élever graduellement le niveau du lac Saint-Louis à celui du lac Saint-François. La dépression du fleuve, de Valleyfield à Beauharnois, est de plus de soixante pieds.

Trois heures après, vers midi, nous débarquons à Valleyfield, mon compagnon et moi, enchantés de notre petit voyage de six heures sur l'eau.

Le récit que je viens d'en esquisser vous rendra peut-être mauvais compte de notre satisfaction

mais à qui le pourrait j'ose conseiller de le faire eux-mêmes. Ceux-là sauront, au moins, si nous avons raison.

* *

Sans le vouloir, je me suis tant attardé dans notre petit voyage, qu'il me reste à peine le temps et l'espace de vous dire deux mots sur un sujet qui m'est cher, comme à vous tous, lecteurs.

Je veux parler de nos relations avec la France, la vieille et saine France, celle qui nous reste toujours chère.

Elles deviennent, de plus en plus intimes et, comme conséquence, sympathiques de plus en plus, ces relations auxquelles nous tenons tant.

On nous connaît bien mieux aujourd'hui que naguère, sur les bords de la Seine et ceux de la Gironde, en Provence comme en Normandie.

Il s'en va, il est déjà loin le temps où les prêtres Français partant pour Montréal recevaient les doléances de leurs confrères, d'être forcés d'aller vivre parmi les tribus Iroquoises ; le temps où un célèbre géographe Français, Wilfrid de Fonvielle, faisait sortir les loups de la forêt avoisinante et venir terroriser les populations—*horrible dictu*—jusqu'aux portes de Montréal.

Reclus, Rameau, Marmier et Claudio Jannet, par des travaux savants et précis, n'ont pas peu contribué à désabuser leurs compatriotes sur notre compte.

D'autre part, nos propres concitoyens, M. le juge Routhier, Mgr Labelle et M. Louis Fréchette, en tête, ont fait beaucoup pour nous révéler, en France, sous notre jour véritable.

* *

A l'heure qu'il est, encore, un des nôtres, un de l'ancienne France, mais canadiennisé, c'est à dire naturalisé dans la nouvelle, M. Leblond de Brumath, dans une conférence qu'il vient de faire à Lille, sa ville natale, a dit à nos frères de là-bas ce que nous sommes véritablement.

Ce qui m'a inspiré les quelques réflexions que je faisais plus haut, c'est ce que je viens de lire, à propos de cette conférence, dans deux journaux de Lille, que j'ai sous les yeux, *l'Echo du Nord* et la *Dépêche*.

C'est le vendredi, premier du mois d'août courant, que M. Leblond a entretenu la Société de Géographie de Lille.

Chacune des deux gazettes, après avoir salué dans M. Leblond un ancien concitoyen, fait les plus beaux éloges de la conférence, en y joignant ses commentaires personnels sur le sujet traité.

J'emprunte à la *Dépêche* quelques-unes de ses pensées :

C'est du Canada qu'il nous a parlé et il l'a fait avec l'enthousiasme admiration d'un homme qui a trouvé dans ce pays comme un reflet de la terre de France.

Dans un style clair et imagé, il nous a décrit ce beau et bon pays, tant au point de vue physique qu'au point de vue social.

Il nous a dit tout d'abord l'émotion qui s'empare de tout Français mettant pour la première fois le pied sur cette ancienne colonie de la France, la joie qu'il éprouve en trouvant là la langue, les croyances, les mœurs, les habitudes de la patrie, et surtout en y sentant une affection réelle pour notre pays, une foi vive en sa destinée et l'espérance d'un relèvement prochain.

Aussi est-on pris aussitôt par le cœur, et c'est de toutes ses forces qu'on aime cette jeune France d'Amérique, qui, à l'abri des secousses révolutionnaires, a paisiblement et admirablement développé en elle notre caractère national.

M. Leblond nous montre dans cette terre bénie du Canada les vraies libertés florissantes, la foi maintenue, le sacerdoce respecté, la famille en honneur, l'état social en parfait équilibre.

Il nous dépeint le Canadien honnête, doux, poli, sain de corps et d'esprit, devenu peut-être un peu âpre au gain dans la fréquentation des Anglais, mais ne thésaurisant guère, sachant dépenser et gardant au fond de l'âme une générosité toute française.

L'historien a dépeint avec beaucoup de science et d'humour Montréal, ville guerrière, industrielle et centre de lumière. C'est un portrait peint sur le vif des merveilles qu'il a vues et des habitants parmi lesquels il a vécu.

Très intéressante, la conférence de M. Leblond a eu pour résultat de nous faire mieux connaître et aimer davantage ce pays qui fut notre autrefois et vers lequel nous envoyons si volontiers un souvenir ému et plein d'affection.

On sent tout ce qu'il y a de fraternel dans ces sentiments-là, et c'est du plus grand cœur, nous de la jeune France, que nous sympathisons.

JULES SAINT-ELME.

Les écrivains de toutes les littératures



J.-B.-A. FERLAND

(Extrait de l'*Histoire des Canadiens-Français*)

La ville de Montréal est fière de compter l'abbé Ferland au nombre de ses fils.

Il naquit le 25 décembre 1805.

Son père étant mort alors qu'il était en bas âge, sa mère alla se fixer à Kingston, où il apprit l'anglais en même temps que sa langue maternelle. Plus tard il fit ses études au collège de Nicolet. A sa sortie, un autre Montréalais, Mgr Plessis, le prit pour secrétaire.

Après avoir été professeur dans ce collège où s'était écoulée sa jeunesse, il fut ordonné prêtre et nommé vicaire à Québec. Mais Nicolet le vit revenir en 1841 et cette fois comme surintendant des études, et en 1848 comme supérieur.

Puis en 1855, on le trouve à Québec. Il publia une brochure de 79 pages : *Observation sur un ouvrage intitulé : HISTOIRE DU CANADA (1853)*, dans laquelle il refutait les avancées d'un abbé français : Brasseur de Bourbourg, qui avait lancé des insinuations malveillantes contre nous dans son histoire.

Ensuite, vinrent les *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, compilation qui mérita les honneurs de la réimpression. Successivement parurent : *Journal d'un voyage sur la côte de Gaspé ; Voyage au Labrador ; Louis Olivier Gamache ; Notice biographique sur Mgr Joseph Octave Plessis, évêque de Québec*.

Enfin son œuvre principal : *Cours d'Histoire du Canada*, dont le premier volume fut publié en 1861. Il mourut avant la publication du second (1868), mais l'abbé Chs Laverdière se chargea de mener l'entreprise à bonne fin et il réussit.

APPRECIATIONS

Dit J. M. Lemoine :

« Chez l'abbé Ferland comme écrivain, il y a deux hommes tout à fait distincts. Il y a d'abord l'élégant, le gracieux chroniqueur esquissant avec une verve toute gauloise la carrière accidentée et mystérieuse du légendaire pirate de l'île d'Anticosti, Louis Olivier Gamache. Puis, la scène change, c'est un polémiste vigoureux, frappant d'estoc et de taille, donnant des leçons d'histoire, quelquefois de bienséance, à un jeune écrivain français irrésistible, l'abbé Brasseur de Bourbourg ; ou bien encore, un antiquaire, nouveau Monteil, exhumant sur l'origine de nos familles mille détails curieux et inconnus, tirés des archives poudreuses de nos églises paroissiales. Il y a surtout le docte, le grave professeur d'histoire—comblant avec une rare industrie les lacunes, corrigeant les erreurs de dates chez ses devanciers ; méthodique en tout, annaliste infatigable développant avec un rare talent les origines, les épreuves, les succès de cette mission de la vieille France dans la nouvelle qu'il préconise comme providentielle. Il en est qui prétendent trouver dans le *Cours d'Histoire du Canada* les annales seules du progrès du ca-

tholicisme dans la colonie, mais il est facile d'y découvrir un programme bien plus vaste.

Le regretté Lareau avait déjà écrit :

« Doué d'un esprit vif et d'un jugement sûr, il porte sur les hommes et les institutions de ce pays des jugements qui se recommandent surtout par la sagesse et la modération. Un certain charme est répandu dans ces pages, et le lecteur ne peut s'empêcher de poursuivre jusqu'au bout la lecture du livre tant l'écrivain a su répandre d'intérêt dans son récit. La manière de Garneau est peut-être plus émouvante, plus dramatique, plus large même, mais assurément elle n'est pas plus méthodique, ni plus savante. Comme littérateur, Ferland n'a guère de rivaux et la pureté de son style n'est pas égalée par Garneau ; mais assurément ce dernier n'a pas de rival pour l'éloquence de ses mouvements, la chaleur de son style, le patriotisme, le ton de conviction et l'entrain de son récit. Comme moraliste, Ferland est peut-être supérieur à Garneau, mais comme historien politique ce dernier est le *primus inter pares*... »

« La grande idée, la grande et noble pensée développée dans l'histoire de Ferland, se détrempe dans un beau et noble sentiment religieux ; la mission providentielle du Canada. Toute sa philosophie est là. »

Pour nous, qui ne sommes critiques, nous n'avons qu'un regret : la mort l'a trop tôt enlevé aux lettres.

E. J. Massicotte

MAISON CANADIENNE

MAGASIN DE PIANOS, HARMONIUMS, MACHINES A COUDRE ET A TRICOTER, ETC

Cette maison, fondée en 1877, sous la raison sociale Bernard et Allaire, vient, après dissolution de société, de se reconstituer sur un pied nouveau.

Les acquéreurs, MM. Allaire, Fils et Cie, ont complètement réorganisé l'établissement, les magasins ont été reconstruits, l'aménagement intérieur a été considérablement amélioré et la bonne renommée de la maison ne fera que gagner à ces changements.

MM. Allaire, Fils et Cie, feront tout leur possible pour donner satisfaction à leur clientèle.

Les instruments les plus nouveaux et des meilleures fabriques, sont toujours à la disposition des acheteurs. La beauté, la bonté et le fini des instruments ne laissent rien à désirer.

Tout ordre d'expédition, soit en ville, soit à la campagne, sera rempli avec célérité.

Nous donnons une magnifique gravure représentant les nouveaux magasins de MM. Allaire Fils et Cie, toutes les personnes connaissant l'ancienne maison, pourront juger des nombreuses améliorations dont ces messieurs ont doté leur nouvel établissement.

1er étage, salle d'exposition des pianos, un véritable salon sous le rapport du confortable.

2ème étage, salle de concerts, riche, grandiose et excellent acoustique.

3ème étage, salle d'exposition des harmoniums disposition élégante et commodité.

4ème étage, renferme les ateliers de réparations de toutes sortes, dans lesquels ces messieurs font exécuter toute espèce de travail concernant leur commerce.

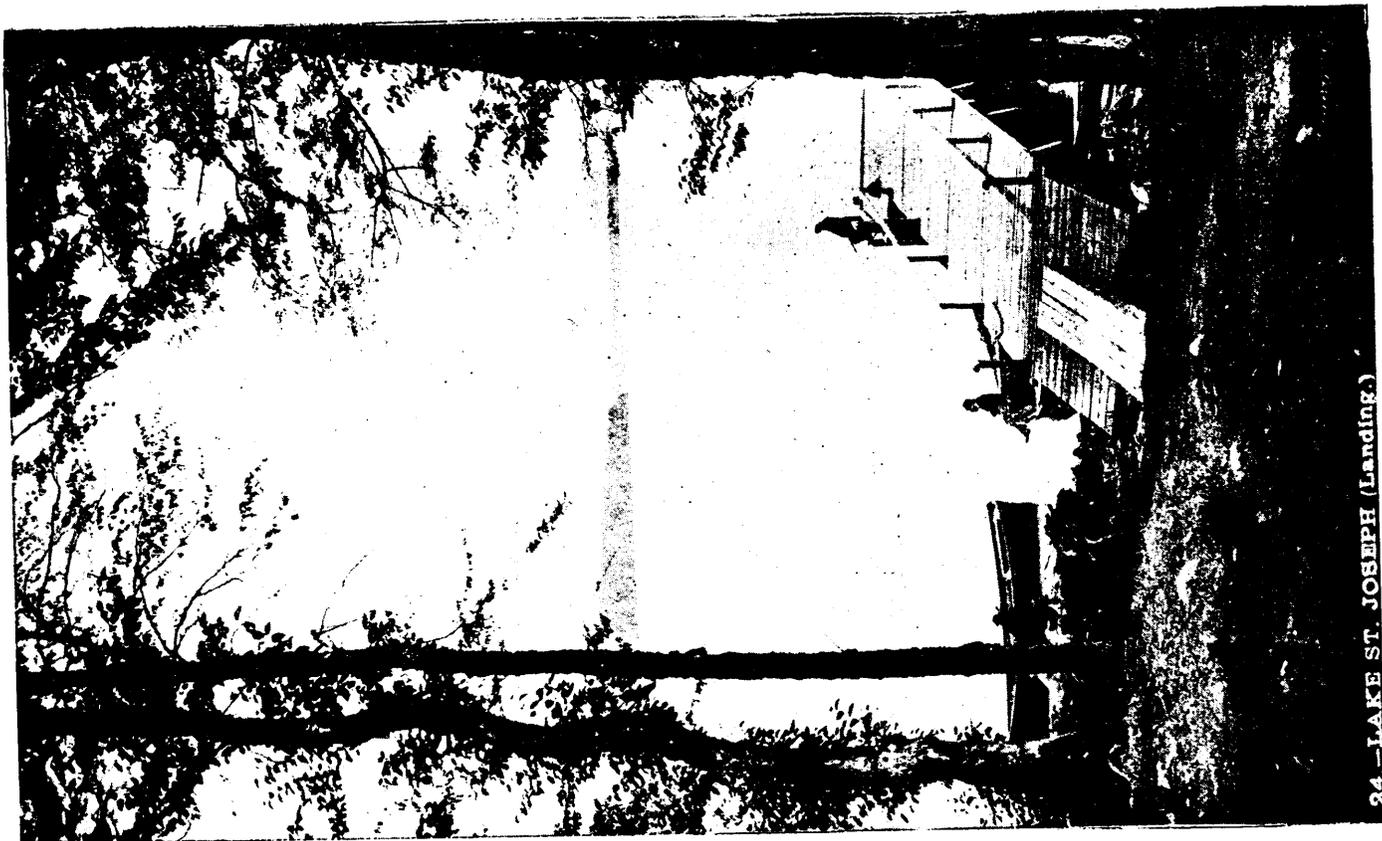
Les prix sont modérés.

Tous sont respectueusement invités à visiter l'établissement de messieurs

ALLAIRE, FILS & CIE

QUÉBEC.

Au commencement de juin 1890, le R.P. Othon, supérieur général des FRANCISCAINS, arrive à Montréal pour fonder une maison de son ordre. Il loue une maison près de l'église Saint-Joseph pour y loger les religieux, en attendant que le monastère qui sera situé au pied de la montagne, soit construit.



24. — LAKE ST. JOSEPH (Landing.)

LAC SAINT-JOSEPH (DÉBARCADÈRE)

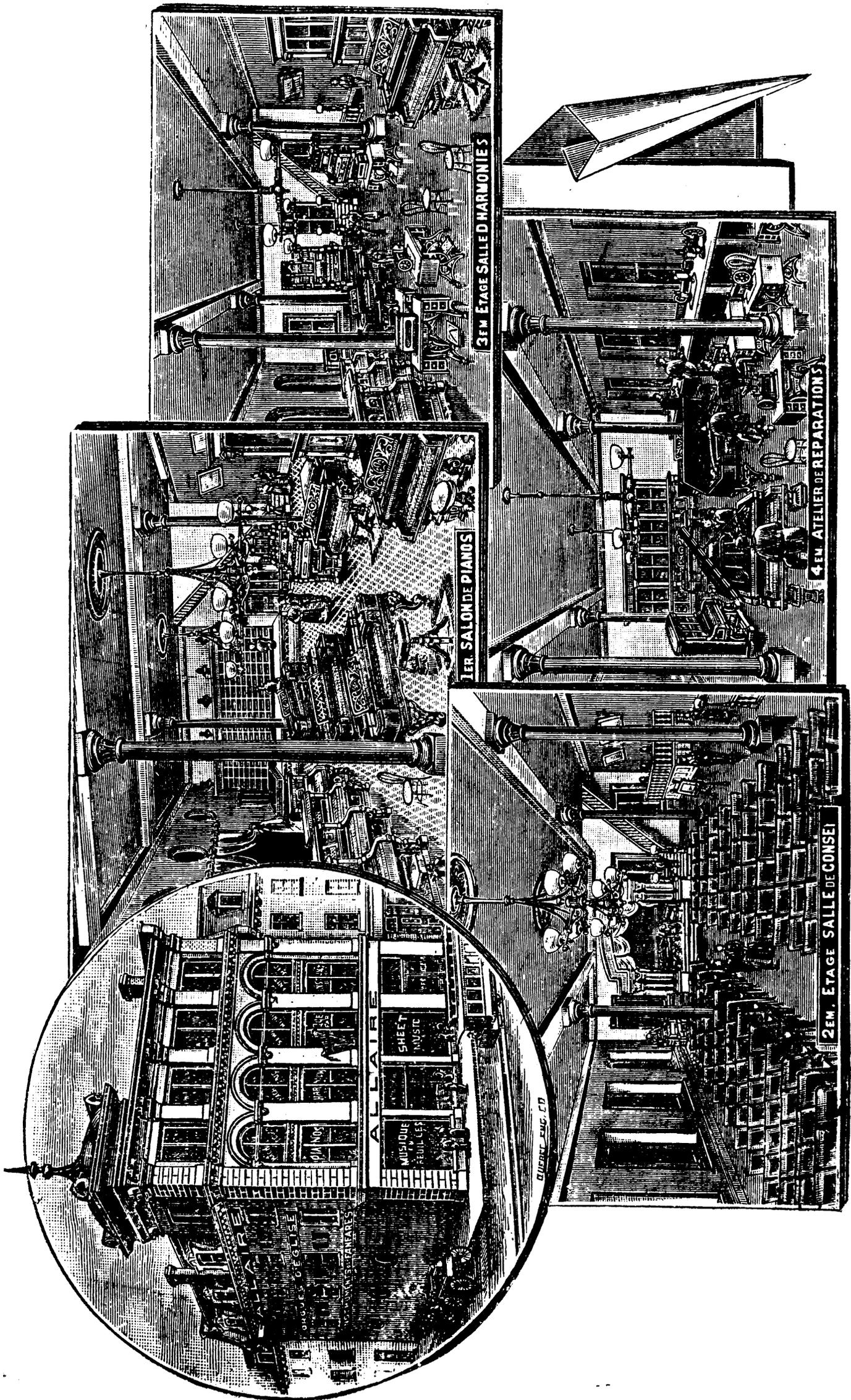
VUES PRISES SUR LE PARCOURS DU CHEMIN DE FER DU LAC SAINT-JEAN

Photographies L'Économiste. — Photographes Armstrong



LA CHUTE OULATCHOUAN

OULATCHOUAN



VUES EXTÉRIEURE ET INTÉRIEURE DE LA MAISON ALLAIRE, FILS & CIE, DE QUEBEC

DEUX SUICIDES

(NOUVELLE)

C'était par un joyeux matin.

Le soleil éblouissant à l'horizon et plein d'une splendeur éblouissante reprenait son éternel sentier d'or.

Comme des fleurs échappées au parterre des cieux, ça et là on voyait traîner des miettes de nuage de toutes les nuances et de toutes les formes.

L'espace était tout clarté, la brise tout parfum, et la nature tout harmonie. Les oiseaux dans les orangers touffus s'essayaient la voix et saluaient cette pure matinée d'un fracas musical étrange.

Et le village X..., de l'Andalousie, tout mouillé de pleurs au fond de son nid de verdure, semblait prêter son sourire à tout ce qui souriait, ses senteurs à tout ce qui embaumait, et sa note à tout ce qui vibrerait et chantait.

Tout était radieux et sur la lisière du grand bois qui prête son ombre à cet amas de maisons gentilles et propres, suspendus à une branche d'arbre, sinistres, effrayants, grimaçants et crispés, deux cadavres enlacés se balançaient au vent, roulaient sur eux-mêmes et suivaient dans le vide les caprices de la corde ou les poussées de la brise...

C'était un jeune homme et une jeune fille. Un même sort les avait raliés ; une même courroie les avait strangulés. Et les bras raidis de la jeune Espagnole entouraient encore le corps glacé du jeune homme. Était-ce là sa dernière étreinte ? Était-ce son adieu suprême à son amant alors que sa bouche était muette ? Ou bien avait-elle voulu l'empêcher de fuir puisque ses doigts entraient si profondément dans sa chair meurtrie et violacée ?

Quelques jours avant ce fatal événement vous auriez pu voir passer dans les rues du village, pimpante et fière, aux contours pleins d'élégance et de richesse, une jolie brune à ses vingt ans.

Reine par la beauté, elle l'était aussi par le cœur. Elle était riieuse, aimable et bonne, et laissait sur son passage une longue traînée de joie, de par fum et de bonheur. Il y avait en elle quelque chose de l'ange. Sa figure, légèrement brunie et que le sang enflammait subitement, avait les tons chauds du ciel sous lequel elle était née. Elle était vivement impressionnable, et sous ses longs cils argus, couleur d'encre, on apercevait deux yeux noirs veloutés et doux, mais laissant deviner toutefois une âme énergique, et forte. Tout le monde s'inclinait devant elle sans la jalouser de ses charmes ou de sa félicité.

Mais, depuis quelques jours, sa gaité semblait s'être altérée ; elle marchait le front penché et pour la première fois de sa vie elle avait fermé ses lèvres aux sourires et aux chansons. Qu'y avait-il ?

Une vieille, vieille histoire, une vieille, vieille bêtise ! C'est que la flamme qu'elle contenait en son cœur avait éclaté soudain et toutes les ardeurs de son âme s'étaient concentrées sur un jeune homme dont elle venait de s'éprendre éperdument. Ils s'aimaient depuis quelques mois ; ils s'étaient égarés dans d'étroits sentiers et là, blottis dans la bruyère et les fleurs ils avaient pris le ciel à témoin de leurs serments de fidélité et pièce à pièce, jour par jour, architectes imaginaires, ils s'étaient bâti un avenir de tranquillité et de bien-être. Et ils s'étaient promis lorsque les blés seraient mûris et rentrés et que les vignes dépollées par les vendangeurs auraient livré leurs grappes au pressoir, d'aller demander au curé de bénir leur union. Tout était préparé, arrangé, prévu.

Elle allait ainsi heureuse, insouciante, si sûre du lendemain qu'elle trouvait un charme émouvant, une sensation douce et continue rien que dans l'attente de ce jour fortuné ; et voilà qu'on avait brisé son rêve brutalement. Les parents s'opposaient à ces attaches qui se resserraient chaque jour, et qui étaient devenues impossibles de rompre. Ça blessait le code des convenances, disait-on. On voulait raisonner, c'était folie. Ils

avaient voulu appliquer le grand remède et au lieu de la guérir, ils avaient aggravé la blessure. Elle ne s'était pas rendue à leurs arguments, et le désespoir sombre et desséchant s'était glissé dans son âme. Elle ne mangeait plus, sortait peu, et son front ne se déridait pas. On la plaignait au village, et les vieilles femmes priaient la Madone pour elle.

Le jeune homme, son fiancé, s'étonnait de ne plus la voir et se chagrinait, quand un jour il reçut un pli parfumé, dans lequel on lui donnait rendez-vous sur la lisière du grand bois, vers le minuit. Il devina tout de suite qui l'avait écrit. Mais que lui voulait-elle ? Pourquoi tout ce mystère pour une entrevue ?

Qu'allait-il apprendre ? S'il avait pu entrevoir la terrible résolution qu'elle avait prise, l'affreux projet qui avait germé dans son cerveau troublé, il aurait prétexté une indisposition ou autre chose ; mais il ignorait tout, et il s'y rendit.

Elle l'avait devancé sur la grande route, et quand il l'aperçut courir, touchant à peine le sol, dans la clarté blafarde de la lune, les cheveux dénoués sur ses épaules, en blanc peignoir et portant un paquet informe sous son bras, il crut à une apparition et il eut peur. Rassuré pourtant par sa voix, il la rejoignit, et tous deux gagnèrent un vieux chêne aux branches courbées, et moitié dénudées. Sous ce même arbre ils avaient cueilli une foule de souvenirs, égrené sur le chapelet des heures les plus pures ivresses de leur existence, effeuillé, en même temps que des fleurs, les plus beaux songes, les plus tendres illusions, et dire maintenant que tout était fini, que rien ne restait plus du passé que ces témoins de leurs ébats, de leurs amours. Elle parla longtemps. "Oui, disais-tu, j'avais rêvé de fondre mes jours dans les tiens, de mêler mon âme à la tienne, mes joies à tes joies, mes deuils à tes deuils. Je me suis donnée à toi ; je suis ton bien, ta chose. Je ne puis être à d'autres. Vois-tu, j'ai eu tort de mettre toute ma félicité dans cette espérance. Aujourd'hui qu'on me l'enlève, que me reste-t-il ? Entre la vie sans bonheur et la mort je n'hésite pas. Il fait moins froid sous terre. Encore si nous pouvions fuir, mais la misère nous attend, l'opprobre sera attaché à notre nom, d'ailleurs la malédiction d'un père ne saurait porter bonheur, et mon père nous maudirait. Je suis lasse de vivre, mais je ne veux pas mourir seule, comprends-tu ? Plus tard tu m'oublieras ; qui se souvient des morts ? D'autres me voleraient ton amour, et tu serais parjure. On n'est pas fidèle à ceux qu'on n'espère pas revoir, et ça ne sera pas. Maintes fois tu m'as offert ta vie, ce soir je te la demande. Tes serments étaient sincères, non, tu ne m'as pas menti ! Viens, viens mourir ! criait-elle.

Mais lui ne bougeait pas. Il avait écouté sans mot dire, et ce qu'il avait entendu l'avait surpris, stupéfait, abêti. Il l'aimait bien, il l'adorait même ; il aurait sacrifié volontiers son temps, ses talents, ce qu'il avait de fortune sur un signe de sa main, mais il tenait encore à la vie ; le grand secret que la tombe révèle lui faisait peur, la mort l'effrayait et déjà il songeait à fuir.

Elle s'en aperçut.

— Comment, tu trembles, ajouta-t-elle ! Lâche, as-tu moins de bravoure qu'une femme ? Mais il est à moi ce cœur qui bat dans ta poitrine, ils sont à moi ces jours que tu coules. Tu m'as juré d'être à moi, je suis folle de toi et je veux sentir ton dernier souffle passer avec le mien ; je veux te sentir près de moi, à moi, dans mes bras jusqu'à ton dernier moment. La vie est un fardeau, secouons-le ensemble ; c'est un habit qui nous gêne, dépouillons-le. Notre bonheur nous a quittés, allons le retrouver aux régions qu'il ne fuit jamais ! Nous rampons aujourd'hui, demain nous aurons des ailes. Brisons ce lien fragile qui retient à la fange notre âme, cette fille du ciel ! La pourriture pour nous, c'est l'immortalité. Allons, passe cette corde à ton cou. C'est si peu long mourir et c'est pour si longtemps !

Et elle couvrait de baisers son front, ses cheveux, ses mains, et lui, comme fasciné par ces paroles de feu, dompté par ces caresses et ce ton de commandement, inconscient de ses actes, hypnotisé par les regards de sa promise, était devenu

une machine obéissante et se passait la corde à son cou sans se douter qu'il allait mourir.

Silencieux et farouches, ils gravirent un tas de pierres amassées par elle, et lièrent la corde à une forte branche ; ils s'étreignirent à se briser.

La lune se voila, les chouettes poussèrent leur cri funèbre et s'envolèrent de leur cachette en tournoyant bruyamment. Un bruit sourd et peu prolongé comme la chute d'un corps qui tombe avait retenti dans la nuit. Les fiancés de la mort avaient vécu !

Tout riait, tout rayonnait, et sur la lisière du grand bois qui prête son ombre au village, froids et bleus, les deux cadavres enlacés se balançaient toujours au vent du matin. Mais pourquoi la jeune fille serrait-elle encore de ses bras raidis et tordus le corps glacé du jeune homme ? Était-ce là sa dernière étreinte, son adieu suprême ? Ou bien avait-elle voulu l'empêcher de fuir puisque ses doigts entraient si profondément dans sa chair ?

D. R. Chever

ERRATA

Comme il s'est glissé quelques fautes typographiques dans l'*Album*, par Rodolphe Brunet, article publié dans le *Monde Illustré* de la semaine dernière, nous nous faisons un devoir de les corriger. Ainsi, au lieu de : qu'un sentiment, lisez : qu'un seul sentiment ; au lieu de : impérisable, lisez : impérissable ; au lieu de : puissions-nous, lisez : puissions-nous ; au lieu de : favorisé, lisez : favorisés.

PÈLERINAGE AU LAC DES DEUX-MONTAGNES

Le pèlerinage annuel au Calvaire du Lac des Deux-Montagnes, pour dames et demoiselles seulement, est fixé au 8 septembre. On quittera la gare Bonaventure à 6 hrs a.m. précises pour prendre le bateau à Lachine. Prix du billet : \$1.00, au profit du Vestiaire des pauvres.

Le Père Jean-Baptiste, supérieur des Franciscains, prêchera aux différentes stations du Calvaire. On peut se procurer des billets au parloir du Séminaire de Notre-Dame.

LE GROS LOT DE M. EDOUARD MITCHELL

IL TIRA \$30,000 ET TRAVERSA LA MER

Pour un homme qui parle si éloquemment quand il veut, M. E. Mitchell qui tient son bureau au No 14 rue Main Est, est un homme, qui garde bien sa langue. Il a bien dit à quelques-uns de ses amis qu'il allait faire un voyage en Europe, pour refaire sa santé, mais du vingtième du Billet No 59,843 qui remporta le premier prix capital de \$600,000 dans le tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, le 17 juin dernier, pas un mot. Aussi très peu de personnes eurent-elles vent de sa bonne fortune.

Il ne dit pas un mot de son heureux sort mais il laissa le silence comme un ver... etc., etc. Ce ne fut que quand M. Mitchell fut rendu à New-York, que l'on sut que les \$30,000 du grand prix de la Louisiane venaient à Hamilton.

Mais la vérité comme le meurtre se connaît et quand Ned Mitchell reviendra, il aura à faire les honneurs de sa nouvelle fortune.

M. Mitchell est très populaire à Hamilton, particulièrement dans les cercles commerciaux et parmi ses frères des sociétés maçonniques où ses succès oratoires lui ont fait un nom. Personne ne lui en voudra de son succès, ni voudra lui faire doter un collège ou un chat des piastres qu'ils a gagnées. Mais s'il avait "lâché le chat" avant son départ de la ville, il aurait eu l'avantage de se voir offrir un secrétaire, qui lui aurait aidé à faire disparaître les \$30,000. Pourquoi il a négligé cet avantage restera un mystère jusqu'à son retour. Hamilton, Ont, *Times*, juillet 15.

LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



Le colonel semblait rêver, le regard perdu dans le lointain. — Page 284, col. 2

DEUXIÈME PARTIE

CAS DE MORT

(Suite)

— Tu as bien fait de ne rien dire à ma mère tout de suite. Rien ne presse. Lui révéler, lui prouver que je suis son fils, et son vrai fils. C'est lui dévoiler la fourberie de Gironde et de Patoche, c'est l'entraîner à quelque imprudence vis-à-vis d'eux, et je ne veux pas qu'elle soit livrée ainsi, sans que je me trouve là pour la défendre, à la vengeance de ces deux misérables. Promets-moi donc de ne rien lui dire, tant que je ne serai pas là. Plus tard, nous verrons.

— Compte sur moi. Mais je ne dois pas te laisser ignorer que Patoche et Pierre Gironde ont un rendez-vous avec ta mère ce soir, vers neuf heures, au château. Patoche exige de la comtesse une

somme énorme. La pauvre femme est à bout de ressources. Qu'arrivera-t-il ?

— Tu dis ce soir, neuf heures ?

— Oui, dans le pavillon de gauche.

— C'est bien.

— Que comptes-tu faire ?

— Je l'ignore.

— Ne commets pas d'imprudence.

— Ne crains rien, mais ma mère court un danger, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— J'ai bien le droit de veiller sur elle ?

— Certes.

— C'est mon droit et c'est mon devoir. Je n'y faillirai pas. Adieu ! adieu !

Il l'embrasse encore et s'enfuit, en lui disant une dernière fois :

— Je suis heureux, bien heureux !

Et Marjolaine reprend doucement le chemin des Aulnaies. Elle n'est pas tranquille. Les dernières paroles de Jacques ont mis une crainte dans son esprit. Que va-t-il arriver de tout cela ? Elle sent

qu'elle côtoie un drame. Comment faire pour l'éviter ? Cela ne se pourrait. Elle aurait dû peut-être ne rien révéler encore à Jacques. Mais si la comtesse a besoin d'être défendue, pourquoi empêcherait-elle Jacques de la défendre ? Elle revient au château, très perplexe. Jacques est rentré au camp. Sur son chemin il se croise avec Gironde ; son cœur bat ; il s'arrête, instinctivement : son regard est chargé de mépris. Des paroles insultantes lui viennent aux lèvres ; il voudrait lui dire ce qu'il pense, l'appeler. Misérable. Et ses lèvres, le murmurent, ce mot, sans le prononcer. Et peut-être Gironde a-t-il compris, malgré tout, peut-être a-t-il deviné quelque menace, a-t-il senti quelque danger, en voyant la figure étrangement pâle de Jacques et son regard chargé de colère, car il riposte à cette menace par une punition :

— Sergent ?

— Mon lieutenant ?

Jacques s'arrête dans une attitude militaire, et salue. Mais ses yeux restent droit fixés dans les yeux de l'officier.

—Vous resterez consigné ce soir dans votre section, pour être arrivé en retard à la sonnerie de votre grade.

—Mais, mon lieutenant....

—Vous répliquez ?

Jacques se mord les lèvres, se tait, mais ne baisse pas les yeux.

—Allez !

Jacques s'éloigne, un pli au front, les yeux sombres. Bernard, près de là, a tout vu, tout entendu.

—Qu'y a-t-il entre vous deux, Jacques ?... Vous aviez l'air de deux ennemis prêts à s'élanter l'un sur l'autre ?

Jacques essaye de sourire.

—Mais non, Bernard, tu te trompes....

Et tout à coup ses yeux s'illuminent d'une tendresse. C'est que ce jeune homme, qui est devant lui et qu'il aime déjà de tout son cœur, est né de la même mère que lui ; il est son frère ; quelque chose d'intime et de mystérieux, le même sang les unit, fait de leur chair deux chairs qui ont la même origine. Et Jacques, à cette pensée, se sent pris d'une tendresse immense. Des larmes viennent à ses yeux. Il serre avec force les mains de Bernard. Ah ! comme il eût voulu le prendre dans ses bras et le presser contre son cœur et lui donner ce nom de frère qui lui brûlait les lèvres !

Et il y eut certainement dans l'expression de son regard une électricité, quelque chose de sa tendresse se communiqua certainement à Bernard, car celui-ci était troublé, remué, et les deux frères restaient indécis l'un devant l'autre, hésitant, souriant, ayant tous les deux sans que l'un les devinât chez l'autre, la même pensée, le même désir.

—Mon frère ! se disait Jacques mentalement.

Et Bernard, se rappelant ce qu'il avait découvert, dans la chambre du sous-officier, ses soupçons, sa presque certitude, murmurait :

—Mon frère, peut-être Qui me le dira !

—Est-ce que tu crois aux pressentiments, Bernard ! disait le sous-officier. Est-ce que tu n'as jamais, dans ta vie, traversé certains moments pendant lesquels ton esprit était sans cause, préoccupé, mécontent, inquiet ? Tu avais beau chercher dans ta mémoire, essayer de te rappeler ce qui avait amené cette situation exceptionnelle, tu ne trouvais rien, ni parmi tes actes, ni parmi les actes des autres. Et n'as-tu jamais remarqué que ces pressentiments, il n'y a pas d'autre mot pour expliquer ce que je veux dire, se réalisaient presque toujours ?

—Oui, j'ai traversé quelquefois ces états dont tu parles, mais pourquoi me dis-tu cela ?

—C'est que je prévois, je devine, il aurait pu affirmer qu'il en avait la certitude, qu'il se passera prochainement de graves événements dans ma vie.

—Heureux, ou malheureux ?

—Cela, je l'ignore. S'ils sont heureux, tu en auras ta part, car je te ferai-joir de ma joie. S'ils sont malheureux, si je dois en souffrir, queis que soient les événements, Bernard, je te demanderai de m'aimer toujours, quand même.

—Et pourquoi ne t'aimerais-je plus ? A quelles mystérieuses complications fais-tu allusion ? Si tu es heureux, je partagerai ton bonheur, certes, mais si tu es malheureux, crois-tu que mon affection pour toi diminuera ? N'en augmentera-t-elle pas, au contraire ?

—C'est que, vois-tu, ami, dit Jacques profondément ému, et d'une voix à peine distincte, tu n'auras jamais d'affection plus dévouée que la mienne, jamais. Je voudrais qu'il me fût donné de te le prouver.

Il s'arrêta, son émotion lui étouffait la voix. Bernard, interdit, l'examinait anxieusement. Il sentait une restriction dans les paroles de Jacques, des sous-entendus singuliers, qui répondaient, chose étrange, à sa propre pensée. Mais son trouble fut au comble quand il entendit Jacques :

—Je t'aime tant, Bernard, qu'il y a des moments où je regrette de n'avoir point de famille, parce qu'il me semble que si j'avais eu un frère, ce frère n'aurait pu être autrement que toi. Il aurait eu certainement ton caractère fier et doux. C'est de la folie, n'est-ce pas, de penser ces choses-là. Oui, mais c'est une folie bien douce à mon cœur. Et je n'aurais pas de plus grand bonheur que de te nommer mon frère.

—Pourquoi ne m'appellerais-tu pas ainsi ? dit Bernard dont la voix s'altéra.

—Hélas ! dit Jacques.

Et effrayé peut-être de ce qu'il avait dit, croyant qu'il était allé trop loin, ignorant que le jeune homme connaissait le secret de sa mère, ne voulant pas le lui révéler, ce secret, ne voulant pas qu'une mauvaise pensée germât en lui, ne fût-ce qu'un regret, il lui dit adieu, d'une voix étouffée, pendant que Bernard, immobile à la même place, pensait :

—Son frère ? son frère ? Pourquoi cette allusion ? que sait-il donc ? Il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire. Il paraissait bouleversé. Et je ne me suis pas trompé. Tout à l'heure, devant Gironde, c'était la haine qui brillait dans ses yeux, et il n'y a qu'un instant, dans son regard fixé sur moi, c'était une inexprimable tendresse. Son frère ! son frère ! Est-ce donc vrai ? Ne me trompé-je point ?

Et voyant Gironde qui, étant de service, se promenait dans le cantonnement, il se dit :

—Le misérable, est-ce donc celui-là ? Quel qu'il soit, il sera puni !

Un soldat s'approcha de lui. C'était une ordonnance du colonel de Cheverny.

—Le colonel a besoin de vous parler, dit-il à Bernard. Je viens vous chercher de sa part. Voulez-vous me suivre ?

Ils rejoignirent Cheverny qui parcourait le cantonnement, veillant avec minutie à ce que rien ne manquât aux hommes, et s'inquiétant en même temps des moindres détails du service.

—Tu n'es pas de garde du camp ? demanda-t-il à Bernard.

—Non, mon colonel.

—Tu n'es pas puni ?

—Non, mon colonel.

—Eh bien, je ne vois aucun inconvénient à ce que tu ailles passer la nuit au château, auprès de ta mère. Seulement, demain, le réveil est à quatre heures. N'oublie pas. Tu seras au camp ?

—Je me ferai réveiller, mon colonel.

—Bien. Va.

—Mon colonel.

—Eh bien ?

—Devrai-je dire à ma mère qu'elle peut s'attendre à votre visite ?

—Oui, dans la soirée, mais assez tard, pas avant dix ou onze heures.

—Et mon colonel passera également la nuit aux Aulnaies ?

—Non, le château est un peu trop éloigné, je tiens à rester au milieu de mes troupes.

Bernard fit le salut militaire, pivota et alla prévenir son capitaine. Après quoi, il sortit du camp, gagna la route, et au pas gymnastique prit la direction des Aulnaies dont on apercevait les élégantes et minces tourelles en poivrière derrière un bouquet d'aulnes, sur le versant d'un coteau occupé par de l'artillerie et un bataillon de chasseurs.

Le soir venait, apportant son apaisement. Des ombres s'étendaient sur la plaine ; les oiseaux ne chantaient plus. Il y eut encore un brouhaha dans le camp. Les grand'gardes s'organisaient, parlaient ; des soldats rentraient dans leurs secteurs ; la nuit descendait doucement, sans brouillard, et le ciel était serein. La soirée était chaude. Des soldats se couchèrent, enveloppés dans leurs couvertures, la tête sur le sac, pendant que les feux des bivouacs s'éteignaient. D'autres causaient à demi-voix, assis en rond, fumant. Des officiers glissaient parmi eux, lentement. Un grand calme se faisait sur toutes choses. Le repos de la nuit commençait pour ces jeunes hommes.

Le colonel alla de compagnie en compagnie. Il aimait ses soldats. Ceux-ci l'adoraient. Il s'arrêta au milieu de ses hommes, sa haute silhouette se détachant, dans sa longue capote, sur la nuit envahissante. Il ne bougeait pas. Il semblait rêver, le regard perdu dans le lointain, vers des horizons invisibles. Belhomme poussa le caporal Fiche-la-Guigne, qui était de garde du camp.

—Vois donc le colo. Qu'est-ce qu'il cherche ?

—Il regarde.

—Quoi ?

—Alors, vous vous moquez de moi, caporal ?

—Non. Tu ne devines pas ? Il regarde du côté de la frontière, imbécile.

—C'est vrai qu'elle n'est pas loin, la frontière !

Belhomme et le caporal n'étaient pas seuls à suivre des yeux le colonel. Jacques le considérait aussi, l'âme agitée de pensées pénibles. Cet homme était le mari de sa mère ! Il ignorait la faute du passé. Il n'avait aucun soupçon. Quelle terrible douleur, si jamais la révélation lui en était faite ! Pardonnait-il, dans la généreuse pitié de son grand cœur ? S'il ne pardonnait pas, c'était le malheur abattu sur ce ménage ! C'était une vie brisée à tout jamais ! Et lui, Jacques, comment pourrait-il désormais parler à son officier, lui, qui était la preuve vivante du malheur, mais de la faute de sa mère ! Est-ce que Cheverny désormais, s'il apprenait le secret fatal, ne hairait pas le sous-officier autant qu'il l'avait aimé autrefois ? Les services rendus, les souvenirs du Tonquin, la vie sauvée, tout cela disparaîtrait, n'existerait plus !

Et Jacques, en pensant cela, se sentait tout attendri.

—Non, disait-il, il faut qu'il ignore à jamais ce qui s'est passé. Il faut que sa noble vie entièrement consacrée aux dévouements de son métier de soldat reste entourée de tous les respects et de toutes les affections. Il ne faut pas qu'un seul nuage passe sur son bonheur. Ce serait une trop grande injustice. Cet homme est bon pour tous. Il a besoin de se sentir aimé. Il faut qu'on l'aime. C'est à nous d'écarter de lui les malheurs.

Il soupira.

—Pourvu que mes pressentiments ne se réalisent pas, et que ce ne soit pas nous qui brisons sa vie !

Il s'était assis sur le sol et rêvait, la tête dans ses mains. Très loin, il entendit sonner huit heures à Borange. Il tressaillit. Il se rappela ce que Marjolaine lui avait dit. Ce même soir, Patoche et Pierre Gironde devaient voir sa mère. Sa mère allait être exposée à leurs exigences, à leurs menaces, peut-être à leurs insultes. Et Gironde, le fourbe et l'imposteur, appellerait la pauvre femme sa mère ! Cette pensée le rendait frémissant de colère. Qui la protégerait contre ces deux misérables ? Était-ce Marjolaine ? Une femme ! que pourrait-elle ? Était-ce Bernard ? Certes, il l'aurait pu, mais il n'avait aucun doute ! Marguerite était donc seule, exposée aux insultes. Que faire pour la protéger ? sans se montrer ? sans commettre d'imprudences ? sans se trahir ? Il aurait voulu veiller sur elle, dans l'ombre, être à ses côtés, comme un ange gardien, toujours. Il se leva.

—Je veux aller au château, il le faut, je ne puis abandonner ainsi cette pauvre femme ! Qui sait si ma présence ne sera pas nécessaire ? Qui sait si je ne la sauverai pas d'un danger ?

Il fit flamber une allumette et consulta sa montre. Il était huit heures et demie. Il vit, dans la nuit, passer, devant lui, un officier. A sa démarche, il reconnut Gironde.

—Il va aux Aulnaies ! murmura Jacques.

Gironde s'éloignait.

—Mon lieutenant ? dit Jacques.

Gironde s'arrêta, reconnut le jeune homme et demanda :

—Que voulez-vous ?

—Vous m'avez puni.

—Eh bien ?

—Je vous prie de lever ma punition.

Des soldats qui fumaient, debout, les bras croisés, avancèrent la tête et écoutèrent. On devinait de la colère concentrée dans les brèves paroles du sous-officier.

—Pourquoi ? avez-vous quelque raison sérieuse ?

—Je voudrais sortir du camp.

—C'est tout ?

—Oui.

—Eh bien, puisque c'est là votre raison, vous serez consignés un jour de plus.

Jacques serra les dents pour retenir l'exclamation prête à s'échapper de ses lèvres et il avait fait un pas vers l'officier. Celui-ci releva la tête avec hauteur :

—Qu'est-ce ?

—Mon lieutenant, il faut que je sorte ce soir, dit Jacques dont la voix était tremblante et qui faisait tous ses efforts pour se contenir.

—Vous resterez consignés trois jours.

—Mon lieutenant ! gronda Jacques, prenez garde !

—Une menace !

Et se tournant vers les soldats :

—Vous entendez, vous autres ?

—Non, mon lieutenant, non, pas une menace ! disait le pauvre garçon d'une voix étouffée. Je voulais dire seulement qu'il fallait prendre garde parce que cela me fait beaucoup de peine de ne pouvoir sortir. J'y ai beaucoup d'intérêt, beaucoup d'intérêt, entendez-vous ?

—Je ferai demain mon rapport au colonel.

—Comme il vous plaira, mon lieutenant.

Gironde s'avança près du groupe des soldats qui écoutaient. Il les examina :

—C'est bon, je vous reconnaitrai.

Et d'un pas rapide il s'éloigna. Ce fut le chemin du château que prit l'officier.

—Le misérable ! Le misérable ! murmura Jacques. Que va-t-il se passer, là-bas, mon Dieu ? Et je ne puis y aller ! Je ne puis sortir du camp. Je suis puni. Et puni par lui, par lui !

Il rôdait autour du factionnaire. C'était le caporal Fiche-la-Guigne qui commandait le poste de police. Le caporal fumait gravement sa pipe, les mains dans les poches. Jacques s'approcha de lui.

—Caporal, il faut que je passe.

—On n'a pas sonné le couvre-feu. J'ai encore plus d'une heure devant moi. Et j'ai besoin d'aller jusqu'aux Aulnaies.

—Impossible, sergent. Vous êtes consigné.

—Caporal, je vous en prie.

—Impossible, sergent, la consigne.

—Si je vous disais qu'il y a de choses très graves, extrêmement sérieuses, si je vous suppliais, caporal.

—Sergent, je vous aime beaucoup, je me ferais tuer pour vous. Mais, impossible, sergent, c'est la consigne.

—Caporal.

—Ça me fait beaucoup de peine, oui, je ne crains pas de le dire, beaucoup de peine, mais c'est la consigne. Rentrez, sergent, rentrez, il le faut !

VI

Le sous officier ne voulait pas insister d'avantage. Il comprenait que ce serait inutile. Le caporal était dans son droit. C'était un homme, rigide sur la discipline. Il ne faiblirait pas. Jacques consulta de nouveau sa montre. Il n'avait plus qu'un quart d'heure devant lui. C'était à neuf heures ce rendez-vous fatal. Alors il se résolut à forcer la consigne, manquant à la discipline, par une faute grave, pour la première fois depuis qu'il était soldat.

—On me punira, se dit-il, je l'aurai mérité, mais du moins, j'aurai veillé sur elle, sur ma mère !

Sortir du camp, en pleine nuit, n'est pas bien difficile. Les factionnaires sont éloignés les uns des autres. Cinq minutes après, Jacques était sur la route des Aulnaies. Il est vrai qu'il était à peine parti que le caporal constatait son absence.

—Le sergent se met dans son tort, murmura-t-il. Moi, je suis obligé de rendre compte. Tant pis, tant pis !

Bernard avait dîné avec sa mère, sa sœur et Marjolaine. Il avait fait à Marguerite la commission du colonel. Puis ils avaient causé tous les trois, tendrement, pendant le reste de la soirée. Cependant et malgré toute la joie que sa mère avait ressentie de son arrivée, Bernard croyait deviner chez elle une inquiétude qui se manifestait par de fréquents regards vers la pendule. Et cette inquiétude s'augmentait au fur et à mesure que la soirée s'avançait. D'abord, le jeune homme crut que c'était l'attente du colonel qui rendait ainsi Marguerite nerveuse. Mais il l'avait trouvée, en arrivant, très fatiguée, très pâle, les yeux cernés. En l'embrassant il sentit qu'elle avait les mains sèches des fiévreux et que son front brûlait. Elle souffrait, cela était évident, mais de quoi ? Il s'en informa. Elle le tranquillisa tout de suite. Vers neuf heures, elle se leva, sous prétexte de rentrer chez elle. Marjolaine et Marguerite restèrent un instant seules, pendant que Bernard disait adieu à Bernerette, qu'il ne devait pas revoir le lendemain, car il serait parti avant que l'enfant fût réveillée. Marjolaine disait à la comtesse :

—Je veillerai dans ma chambre, ma fenêtre

ouverte, si vous avez besoin de moi, un cri, un appel, et je serai auprès de vous.

—C'est bien, dit la comtesse, merci, mon enfant.

Quelques minutes après, tout était éteint dans le château. Bernard était dans sa chambre. Sa mère l'avait embrassé avec passion, avec plus de tendresse qu'autrefois, puis elle s'était retirée précipitamment. Et le jeune homme avait cru remarquer qu'elle avait des larmes dans les yeux.

—Que se passe-t-il donc ici, murmura-t-il.

Il s'était mis à sa fenêtre, pensif. Il ne s'y trouvait pas depuis cinq minutes, qu'il crut apercevoir, vers le bouquet d'aulnes qui précédait le château, une ombre se dirigeant du côté de la maison. Comme la lune n'était pas encore levée, il ne pouvait pas reconnaître cette ombre. Il se dit que ce ne pouvait être que son père. Il la revit bientôt, plus près cette fois. Elle s'avançait avec précaution et se dirigeait vers un pavillon que le colonel avait aménagé en salle d'armes. Il y avait trois pièces seulement dans ce pavillon, une grande salle destinée aux tireurs, un cabinet de toilette et un joli salon de repos décoré avec goût. Elle entra dans ce pavillon. Du moins, elle disparut de ce côté, car Bernard, de sa fenêtre ne pouvait pas voir la gauche.

—Ce n'est pas mon père ! murmura-t-il. Alors, qui donc ? Un vagabond, peut-être ? quelque soldat maraudeur ?

Il descendit doucement, traversa le jardin, alla se poster sous les arbres et là, attendit. Le pavillon de gauche était faiblement éclairé, de l'intérieur.

—Il y a quelqu'un, qui donc ? Ce ne peut être que ma mère.

Il s'avança jusque-là. Une des fenêtres était entr'ouverte. Il la poussa légèrement et regarda. La fenêtre donnait sur le salon. Dans ce salon, une femme, sa mère. Et devant elle un homme qui, souriant, obséquieux, la saluait. L'homme, c'était Patoche. Bernard frissonna. Ce hideux personnage auprès de sa mère ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il se rappela la lettre surprise entre les mains de Marguerite évanouie, et par laquelle il avait appris le secret de la comtesse ! Alors il se rappela la figure fiévreuse et inquiète de Mme de Cheverny pendant le dîner. Que va-t-il se passer ? Derrière lui tout à coup, un bruit de pas sur le gravier. Il se retourne. C'est une ombre, encore, qui sort des aulnes et vient à lui. Il n'a que le temps de se jeter derrière le pavillon, pour ne pas être vu. Est-ce donc son père, cette fois ? Il n'ose regarder. Mais son cœur se serre étrangement. Il tremble pour sa mère. Il lui semble qu'un grand danger la menace. Du côté du pavillon où il se cache, la fenêtre de la salle d'armes aussi est entr'ouverte. Mais la salle est plongée dans l'obscurité. Il ne peut rien voir. De ce côté, il n'y a pas d'entrée. La porte ouvre directement sur le salon. Il escalade la fenêtre, à tâtons, se dirige vers une porte intérieure, écoute, il n'entend rien. Il ouvre. C'est le cabinet de toilette. Cette fois, il entend. Il distingue plusieurs voix, celle de sa mère, tremblante et sourde, celle de Patoche, et une autre, une autre qu'il hésite à reconnaître, mais qui pourtant lui est bien connue. La voix de Pierre Gironde ! Alors Bernard se dit que Dieu sans doute l'a conduit là, avec des dessins secrets. Il écoute. Il n'hésite pas à surprendre ce qui va se dire. Le secret, ne le sait-il pas depuis longtemps ? Ce qu'il veut apprendre c'est le rôle que jouent ces deux hommes dans la vie de sa mère ! Ce qu'il veut surprendre aussi, c'est le secret de la naissance de Gironde ! L'officier est-il vraiment son frère ? Et quelque chose lui crie que tout va se révéler ! Alors, les mains crispées sur son cœur pour en comprimer les battements sonores, le jeune homme penche la tête, retient son haleine, prête l'oreille. Il ne s'est pas trompé. C'est bien Patoche qui est arrivé le premier. Pierre Gironde l'a suivi de près. Patoche était entré avec la plus exquise politesse. Il se croyait, nous l'avons dit, certain de son succès. Il aborda Mme de Cheverny, sur un ton de familiarité un peu comme s'il avait parlé à un enfant :

—Madame, vous le voyez, je suis exact.

Tirant sa montre, une acquisition nouvelle :

—Juste, neuf heures.

Marguerite ne répondit rien. Elle attendait

Gironde. Mais Patoche, ne soupçonnant pas l'arrivée de son complice, reprenait :

—J'ai hésité longtemps, madame, à vous demander la somme en question. Je la trouvais un peu rondelette. Je me disais que peut-être vous alliez rencontrer bien des difficultés pour la réunir et que vous seriez obligée de commettre des imprudences. Vrai, je l'ai regrettée, ma lettre. Je vous suis, voyez-vous, beaucoup plus dévoué que je ne le parais. J'ai l'air, au premier abord, hurluberlu. Eh bien ! il ne faut pas se fier aux apparences. Je suis très sérieux et très doux. Mais je vois, du reste, chère madame, que mes craintes étaient exagérées. Votre fortune si grande vous a permis de réaliser ces deux cent mille francs sans éveiller les soupçons de votre mari. Je n'en souhaitais pas davantage et c'était, croyez-le, madame, mon plus cher désir.

C'était au moment où il débitait sa tirade que Bernard était arrivé auprès de la fenêtre. Patoche, étonné et gêné par le silence inquiet, presque menaçant que gardait la comtesse, Patoche demanda :

—Madame a de la peine à se séparer de cette somme. Ah ! je le comprends, mais l'argent n'a de valeur que pour les pauvres diables comme moi. Il n'en a point pour vous.

Il allait continuer quand Mme de Cheverny se leva brusquement. Patoche lui faisait face, tournant le dos à la porte. Or, cette porte venait de s'ouvrir et Pierre Gironde venait de surgir sur le seuil. La comtesse l'avait aperçu et voilà pourquoi elle s'était levée. Ce n'était plus la timide et pauvre femme qui avait tremblé jusque-là devant Patoche. Elle ne baissait plus le front. Elle regardait droit dans les yeux du misérable. C'était une suprême partie qu'elle jouait. Mais elle la jouait, du moins, avec cette énergie étrange des gens faibles qui longtemps se sont soumis et qui, tout d'un coup, se révoltent. Patoche n'avait rien entendu. Pierre n'avait fait aucun bruit. Mais il suivit la direction du regard enflammé de la comtesse, se retourna et vit Gironde. Il tressaillit violemment, frôna le sourcil.

—Tiens, Gironde, murmura-t-il.

Le jeune homme, du reste, était aussi inquiet que Patoche. Il avait cru à un rendez-vous donné par sa mère, qui désirait le voir encore une fois. Il ne se douta pas qu'il allait rencontrer son complice. Et les deux hommes, décontenancés, restèrent un moment silencieux, les yeux fixés l'un sur l'autre, s'interrogeant du regard. Mme de Cheverny devinait cet embarras. C'était déjà presque un aveu pour elle.

—Monsieur Patoche, dit elle, vous semblez surpris de vous trouver en ma présence avec Pierre Gironde, mon fils ?

Pourquoi eut-elle tant de peine à prononcer ce dernier mot ? Patoche le remarqua. Il flairait un danger.

—J'en suis heureusement surpris, madame, croyez-le bien. Il y avait longtemps que je n'avais eu l'occasion de voir ce cher enfant. C'est que je l'aime beaucoup, madame, votre fils, beaucoup. Il sait, du reste, qu'il peut compter sur moi comme à l'occasion je compterais sur lui. Est-ce qu'il n'est pas un peu mon enfant, aussi ? Est-ce que ce n'est pas à moi qu'il doit d'avoir retrouvé sa mère ? Est-ce que si je n'avais pas été là, si je n'avais pas eu autant de présence d'esprit, il aurait aujourd'hui l'immense joie de presser sur son cœur la plus douce, la plus respectable, la plus généreuse des mères ?

Et la voix de Patoche trembla d'émotion. Il porta son mouchoir à ses yeux, l'y tint quelques instants. Puis tout à coup, attirant de force Pierre Gironde :

—Tout cela fait que je le considère un peu comme mon fils, ce brave garçon. Moi, je n'ai pas d'enfant, mais je me suis toujours senti les entrailles d'un père.

Il embrassa Gironde, qui ne retint pas un geste de colère et de dégoût. Peu importait du reste à Patoche. Ce qu'il voulait, c'était glisser à l'oreille de Moriani :

—Elle se doute de quelque chose, si tu me trahis, si un mot imprudent t'échappe, foi de Patoche, je te livre à la justice. Il y a des travaux forcés, ne l'oublie pas ?

Gironde ne pouvait ni se troubler ni pâlir davantage. Sa mère avait des soupçons ! Qu'allait-il faire ? Qu'allait-il dire ? Certes, il faut lui rendre justice, en ce moment il ne pense pas aux menaces de Patoche, aux dangers qu'il peut courir ; il ne songe dans le reste de pitié et d'honnêteté qui est toujours dans son cœur qu'à l'effroyable désespoir de cette mère abusée.

—J'ai tenu, monsieur Patoche, reprenait la comtesse, à vous parler devant mon fils, j'espère pour lui, pour son honneur, qu'il ignore vos exigences, je tiens à les lui apprendre, je veux qu'il soit juge.

Et se tournant vers Gironde immobile, tête basse :

—Je suis la victime de la plus lâche des intrigues. Cet homme abuse du secret qu'il possède. Il joue devant moi, comme vous l'avez vu tout à l'heure, la comédie odieuse de l'émotion et des larmes, alors qu'il sait combien sa présence m'est insupportable, alors qu'il sait que je ne puis croire à son émotion puisque sa présence est une menace terrible pour moi. Cet homme a fait de son secret, mon fils, une source de fortune, ses demandes d'argent se renouvellent sans cesse. Sans cesse elles augmentent. Je n'y puis plus répondre. Il y a huit jours, il m'a mise en demeure de lui donner aujourd'hui deux cent mille francs. Une pareille somme, je ne pouvais me la procurer qu'en ayant recours à mon mari. Mais alors je devais tout lui dire, et cela, je ne le veux pas. Je ne le veux pas.

Patoche, jusque-là conciliant, releva la tête avec insolence.

—Ah ça ! mais qu'est-ce que je comprends donc ? Ayez l'obligeance de répéter. Vous n'avez pas la somme ?

—Je ne l'ai pas !

—Et vous êtes décidée à ne point la chercher ?

—J'y suis résolue.

—Vous oubliez ce que je puis faire.

—Je ne le sais que trop.

—Je suis homme à exécuter mes menaces.

—J'en suis certaine.

—Alors, peu vous importe que votre mari apprenne cette histoire.

—J'en mourrai, voilà tout !

—Il faut croire que vous ne l'aimez guère, le pauvre homme ! Autrement, vous feriez tous vos efforts pour lui épargner une révélation aussi douloureuse.

—Ah ! misérable ! misérable ! comme il me torture !

Tout à coup Marguerite se précipite vers Gironde, lui prend les mains, les étreint de toutes ses forces. Lui reste là, anéanti, comme s'il n'entendait ni ces menaces, ni ces insultes, comme s'il était indifférent à ces choses. Et d'une voix vibrante, elle s'écrie :

—Tu es donc sourd et aveugle ! On insulte ta mère devant toi et tu te tais ! Cet homme menace de briser mon bonheur, ma vie, et ce qui est plus infâme, de briser le bonheur des êtres qui me sont chers, et tu n'élèves même pas la voix pour me défendre !

—Ma mère !

—Madame, disait doucement Patoche, vous exagérez. Je vous ai rendu un immense service en vous rendant votre enfant. Aujourd'hui je suis dans la gêne. Je vous tends la main. C'est un service que je vous demande pour un service. Où est la menace ? Où est l'insulte ?

—Elle est dans chacune de vos paroles qui cache la bassesse et la lâcheté de votre caractère.

—Madame, votre opinion de mon caractère m'est d'autant plus pénible que vous me le dites devant votre fils qui était habitué à me considérer comme un bienfaiteur.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! répétait la pauvre femme affolée.

Et à Pierre Gironde, de nouveau :

—Et voilà ce que tu trouves pour me défendre, dans ton affection pour moi ? Et tu es mon fils ? Toi ! Tu es de mon sang et de ma chair ? Allons donc !

Elle s'arrête, contemple Gironde, puis :

—Regarde-moi donc, en face. Pourquoi ne l'oses-tu pas ? Je te fais peur à présent. Qu'est-ce que je te demande pourtant ! Peu de chose, en réa-

lité ?... Depuis que tu te trouves devant cet homme, tu ne m'as rien dit... Tiens, tu as même oublié, en entrant, de venir m'embrasser !... Et vois, avec l'insolence dans les yeux et son sourire ironique, cet homme semble être le maître, ici, le maître de nous deux ? Pourquoi ?

—Ma mère !

—Ta mère ! Tais-toi ! Je ne veux pas que tu me donnes ce nom-là, entends-tu ? Moi la mère de Pierre Gironde qui me laisse insulter et qui dans son cœur ne trouve même ni une bonne parole pour me consoler et me prouver son affection, ni un soufflet pour punir cet homme ! Toi, mon fils, allons donc ?

—Madame, les preuves, disait Patoche.

—Vous êtes un escroc. Ces preuves, qui me dit que vous ne les avez pas inventées ? L'histoire de la naissance de mon fils, vous la connaissez, hélas, comme moi ! Vous étiez au château ! Vous aviez surpris mon mariage secret ! Vous étiez dans la confidence ! Qui me dit que la misère ne vous a pas suggéré l'idée de vous servir de ce secret ?

—Après vingt ans ?

—Oui, après vingt ans ! Vous aviez besoin d'un complice pour mieux me dominer. Et vous avez inventé cette histoire de Pierre Gironde, autre infâme, aussi infâme que vous ! Et si je n'avais maintenant que des soupçons, rien ne pourrait mieux me les confirmer que l'attitude de votre complice. Tenez, regardez-le. Est-ce qu'il n'avoue pas ? Il y a sans doute, au fond de son âme, un reste de pudeur et de honte. Il se dit, sans doute, que cela était bien criminel et bien sacrilège de tromper l'amour d'une mère ! d'entrer ainsi dans une famille où l'on trouve les cœurs ouverts et les mains tendues. N'est-ce pas, Pierre ?

—Mais, madame, tout cela, c'est de l'imagination, Pierre est votre fils, je vous en donne ma parole d'honneur.

Elle, avec un sourire nerveux :

—Cet homme parle d'honneur !

Et, s'adressant toujours à Gironde, blême et bouleversé :

—N'est-ce pas, Pierre, que vous pensez ce que je dis ? Si vous n'êtes pas aussi profondément corrompu que votre complice, vous devez vous dire que vraiment cela était trop odieux et trop cruel d'agir ainsi avec moi ! Et d'agir ainsi pour de l'argent ! Le souvenir de la mère ne s'oublie pas et ne s'efface jamais dans le cœur de l'enfant ! Vous, Pierre, vous êtes trop près de l'enfance pour avoir oublié la vôtre, si vous l'avez connue. Est-ce que, si vous n'êtes pas complètement pervers, vous n'avez pas senti la honte vous monter au front lorsque vous me donniez ce nom de mère que je ne méritais pas ? Et lorsque je vous appelais mon fils avec tant de tendresse, vous rappelez-vous ? lorsque mes lèvres s'appuyaient sur votre front, lorsque je serrais vos mains, lorsque mon regard chargé de tout mon amour maternel, allait chercher dans vos yeux le fond de votre âme. Pierre, est-ce que vous n'avez pas senti un peu de remords vous serrer le cœur ?

Certes, si Gironde avait été seul, il se fût trahi. La présence de Patoche le retenait. L'homme était là, près de lui, qui ne le quittait pas. Et Marguerite, devinant qu'en parlant de sa mère à Gironde, elle allait l'ébranler peut-être et l'amener aux aveux :

—L'as-tu connue, ta mère ? car je ne suis pas ta mère, moi. Ce n'est pas possible, tu serais à mes genoux depuis longtemps, si j'étais ta mère, et tu aurais chassé ce misérable de ma présence.

—Madame ! fit Pierre au comble de l'émotion.

—Tu vois bien. Tu n'oses même plus me nommer ta mère. L'as-tu connue, la tienne ? Te rappelles-tu les jours où, chagrin, malade, tu n'avais pas de consolation à ta peine, ou de soulagement à ta souffrance, qu'en te réfugiant sur son cœur, toujours prêt à te recevoir pour donner ce nom si doux de mère qui n'est qu'une étrangère pour toi, il faut que tu aies oublié ses caresses si bonnes, ses mots si tendres, ce dévouement de chaque heure qui dure toute une longue vie, sans jamais se fatiguer ? Est-ce que ce n'est pas le plus grand crime de voler, ainsi que tu l'as fait, à la mère, le nom qui lui était dû et qui devait rester sacré dans ton souvenir ? Cela ne t'émeut donc point... tout

cela ? Tu restes insensible à toutes les jolies choses de l'enfance, au visage de ta mère penché sur ton berceau, les yeux pleins de larmes de joie, à sa sollicitude inquiète, tout le reste de ta vie, à cette affection toujours sur le qui-vive, toujours certaine et toujours égale, qui n'a point de rivale parmi les autres affections rencontrées au courant de la vie ? Voilà tout ce que rappelle ce nom de mère, à qui ne le mérite pas !

Et exaspérée par ce silence de Gironde :

—Et vous n'avez pitié de moi ni l'un ni l'autre. Vous encore, Patoche, vous êtes dans votre rôle, vous avez l'âme basse et vile. Je vous connais de longue date. Envieux et cruel, vous trouvez le moyen de vous enrichir d'un coup. Peu vous importe à qui vous vous heurtez en chemin, qui vous écrasez sur votre passage. Mais lui ! lui ! Et il se dit mon fils ! mon fils !

Et la pauvre femme se mit à rire d'un rire intraduisible, qui finit dans un accès de sanglots.

—Alors, voilà tout ce que cela t'a fait de retrouver ta mère ? Tu t'es dit, j'en suis sûre : "Tiens, elle a de l'argent, la bonne femme ! quelle chance !" Et voilà tout. Comme amour filial, c'est maigre. Ah, tu es mon fils ? car tu le prétends toujours, n'est-ce pas ? Et voilà tout ce que tu m'offres comme tendresses ? Je t'ai pleuré toute ma vie, toi ou l'enfant que tu représentes. Il ne s'est pas passé un jour sans que j'aie pensé à toi. Qu'était-il devenu, mon pauvre enfant ? Quelle misère ! Et j'ai droit à l'affection de mon fils, parce que son abandon n'est pas une faute qu'on puisse me reprocher. Je n'en suis pas coupable. Le crime de cet abandon, un autre que moi l'a commis. Et voilà, tu aurais dû, si tu es mon fils, m'aimer doublement, parce que je t'ai pleuré toute ma vie, parce que j'avais soif de tes caresses et parce qu'en recevant celles de mes autres enfants, je pensais à toi et j'avais comme le remords d'une injustice ! Et tu retrouves ta mère ! Et en fait de caresses, ce que tu lui demandes, toi ou ton complice, c'est de l'argent ; en fait de tendresses, ce que tu lui offres, ce sont d'effroyables angoisses. Toi, mon fils ! Non, non, ce n'est pas possible.

Elle marchait à grands pas dans le salon. Les paroles sortaient précipitées, hachées de ses lèvres ! Parfois elle s'arrêtait, portait ses deux mains à son front et les joignait au-dessus de sa tête, comme en une supplication suprême à quelqu'un qui ne la secourait point. Elle n'était plus pâle comme au début de son entretien, quelques minutes auparavant, elle avait, au contraire, les pommettes des joues très rouges, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Patoche, décontenancé, laissait passer ce flot de colère. Il n'y avait qu'une chose, en tout cela, qui ressortait pour lui : la comtesse n'avait pas l'argent qu'il lui avait demandé. Quant à ce flux de reproches, à cette colère grondante, à ce désespoir de mère, il laissait dire, il laissait passer, car il se répétait :

—Des mots ! Je lui ai donné les preuves que Moriani était son fils. Tant qu'elle n'aura pas les preuves du contraire, elle aura beau faire, elle sera bien obligée de croire.

Et il s'était fait, en écoutant Mme de Cheverny, une attitude tout à la fois ironique et pleine de compassion. Il essaya même d'intervenir, d'arrêter cette colère.

—Madame, vous vous faites à vous-même et à nous beaucoup de peine, en essayant de réagir contre votre cœur et de ne pas nous croire. Rappelez-vous que je ne vous ai pas imposé Gironde. Je suis venu vous dire : Voici votre fils. Il ignore encore que vous êtes sa mère. Dois-je lui faire connaître la vérité ?

Elle répliqua, farouche, avec une violence inouïe :

—Mon fils ! moi, sa mère ! Taisez-vous ! Vous êtes un imposteur ! Je ne veux pas que vous blasphemiez plus longtemps !

(A suivre)

Un curé, se promenant dans la campagne, rencontre un gamin qui le regarde sans ôter sa casquette.

—Pourquoi ne me salues-tu pas ?

—Ma foi, monsieur le curé, vous avez toujours dit : Hors de l'Eglise point de salut.

Colonne Carsley

NOS MAGASINS FERMENT A UNE HEURE LE SAMEDI

S. CARSLY.

Une Prière

Nous prions respectueusement les dames et messieurs de faire leurs achats avant 5.30 hrs p. m., pendant le mois d'août.

Département des Confections

Costumes en serge pour garçons
Costumes en serge pour garçons depuis \$1.35

Habits de tweed pour garçons

Habits de tweed pour garçons (3 morceaux) depuis \$2.30

Habits de serge pour garçons

Habits de serge pour garçons (3 morceaux) depuis \$2.75

S. CARSLY.

Département des Confections

Habits pour jeunes gens

Habits pour jeunes gens

Habits de serge pour jeunes gens

Habits de serge pour jeunes gens (pantalons) depuis \$3.25

S. CARSLY

Département des Confections

Costumes Matelot pour garçons

Costumes Matelot pour garçons

Depuis \$1.35

Depuis \$1.35

Chemises à basques pour garçons

Chemises à basques pour garçons

Depuis 45c

Depuis 45c

Habits Jersey pour garçons

Habits Jersey pour garçons

Depuis \$1.20

Depuis \$1.25

Culottes de toute sorte

Culottes de toute sorte

Pour garçons

Pour garçons

Vous trouverez chez S. Carsley des costumes pour garçons de 3 ans et de tout âge au-dessus de 3 ans.

S. CARSLY

Linge de corps en laine du Dr Jaeger

Nous sommes les seuls agents pour la vente de ces marchandises qui deviennent de plus en plus populaires. Nous vendons en ce moment une ligne de ces marchandises qui convient à tout le monde.

Vestons pour dames
Collets hauts, manches courtes
Costumes combinaison pour dames etc., etc.

Tout à double basques

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

37017



Une parfaite substitution de la viande pour ceux qui ne peuvent en manger pendant les chaleurs, c'est le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

qui contient tous les éléments nutritifs du bœuf sous une forme que les estomacs les plus faibles peuvent digérer avec facilité.

DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre Dame, plus haut que le carré Chaboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cois, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPAHOU

BAUME DES MONTAGNES VERTES

SIRAP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES. DÉPÔT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
---	--	--	---

LYMAN, FILS & Cie 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS
PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'Intégrité de ses tirages et le paiement exact de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

John A. Early
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R.M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, 9 SEPTEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900

3,134 prix se montant à \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par malle se feront plus rapide ment en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRE.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hauts cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1891.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bonnelles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycérine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRASCOLES—10

Bâtisses des Savours

MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 centes). ALFRED LEMOIGNE, Saint-Eustache, P. Q.